

L'ŒIL DE LA POLICE

Publication nationale

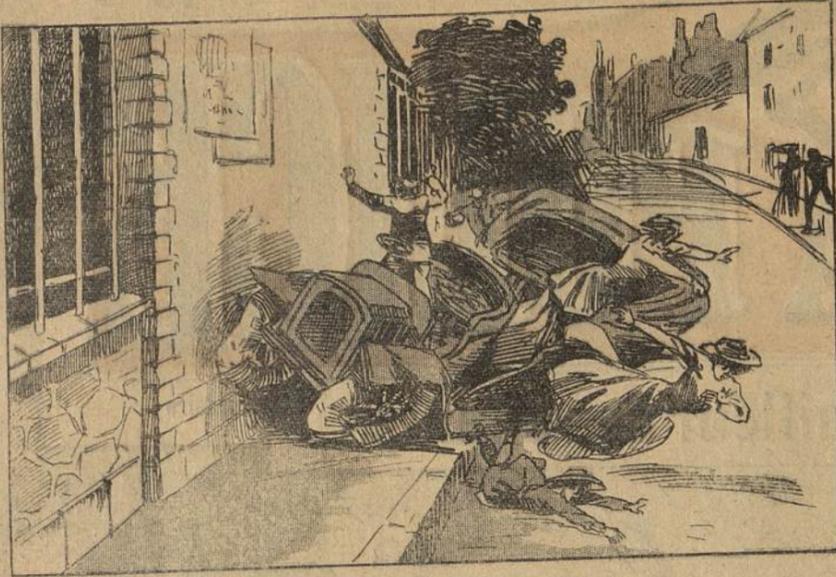
Mort atroce d'un travailleur des champs

Hebdomadaire



Les ouvriers des usines sont sans cesse exposés
aux accidents les plus terribles.
Mais les travailleurs des champs qui paraissent
cependant moins entourés de dangers succom-
(Lire la suite page 2).

Une auto s'écrase contre un mur



Un double-phaéton, dans lequel avaient pris place un négociant, sa femme, sa fille, âgée de neuf ans, et une de ses parentes, suivait l'avenue de Ceinture, à Engien-les-Bains lorsque, par suite de l'éclatement d'un pneu, le véhicule exécuta une terrible embardée et, avec une violence inouïe, vint s'écraser contre le mur d'un immeuble.

Le négociant portait de profondes blessures à la tête et aux bras. Sa compagne et sa fillette avaient reçu des contusions à la face et à la poitrine.

Mais l'état de leur parente était particulièrement grave : la malheureuse, avait les jambes brisées et l'aîne perforée par un débris de l'automobile.

Mort tragique d'un travailleur des champs

(Suite)

bent souvent eux aussi à d'autres périls. A Villepinte, près de Pontoise, un ouvrier agricole de dix-huit ans, qui procédait au roulage d'un champ situé en bordure de la route départementale, s'était enroulé autour des reins, pour avoir ses mouvements plus libres, l'extrémité de la longe avec laquelle il conduisait son cheval.

Soudain, l'animal, énervé par des piqûres de moustiques, s'emballa et fila à toute allure. L'ouvrier, serré dans sa corde et incapable de se dégager, roula à terre et fut traîné sur une longueur de plus de 500 mètres, rabotant avec sa tête et son corps le sol rocailleux.

Quand on put enfin le secourir, le malheureux était couvert d'atroces blessures. Il avait le crâne ouvert et sa figure, déchiquetée, ne formait plus qu'une plaie. Aussi l'infortuné ne tarda-t-il pas à succomber, après avoir enduré d'insupportables souffrances.

Les beautés de l'administration

L'autre matin arrivait à Lorient le vapeur *Nouveau-Conseil*, qui signalait qu'un homme du bord, le matelot Plançais, venait d'être frappé de congestion. Un docteur appelé ordonna le transport immédiat du malade à l'hôpital. Deux hommes d'équipage se rendirent au poste de police pour quérir un brancard afin de transporter le malheureux. Mais les formalités traînèrent en longueur — un certificat d'indigence et d'autres pièces étant, paraît-il, nécessaires — et lorsque l'infortuné fut emporté sur le brancard si longtemps attendu, il râlait déjà et mourut avant son arrivée à l'hôpital.

Contre la criminalité juvénile

L'opinion publique s'est émue à plusieurs reprises du nombre toujours grandissant des infractions à la loi pénale et particulièrement du progrès de la criminalité juvénile.

A son tour, le parlement, se préoccupant de cette question, a voté, le 21 décembre 1909, un projet de résolution invitant M. le garde des Sceaux à étudier les moyens d'organiser à Paris un service ayant pour but l'examen scientifique des criminels et la recherche des facteurs sociaux de la criminalité.

Une commission nommée par M. Cruppi, ayant conclu à ce que cette expérience soit tentée mais pour les condamnés seulement, M. Briand, continuant l'œuvre de son prédécesseur, a pris l'initiative de demander au Parlement les crédits nécessaires à la création d'un office central de criminologie.

Cet office, annexé au service de statistique de la chancellerie, aura pour but précis d'étudier d'une manière approfondie les criminels au triple point de vue de leur organisation physique et biologique, de leur état psychique et des influences sociales qui ont agi sur eux.

La statistique venant rapprocher les données ainsi acquises, pourra faire apparaître les lois, la genèse du crime et permettre aux législateurs mieux éclairés, de prendre les mesures nécessaires pour enrayer le mouvement toujours croissant de la criminalité.

Le drapeau souillé

Une société de jeu de bouchon, revenant de la distribution des prix des concours populaires organisés à l'occasion de la fête communale de Lille, suivait le boulevard Vauban, précédée d'un enfant de six à sept ans, portant un drapeau tricolore. Le garçonnet laissa trainer l'étoffe sur le sol. M. Henri Vesque, étudiant, fils d'un capitaine au 43^e d'infanterie, s'approcha de l'enfant et lui recommanda de relever le drapeau. Le père du jeune porteur, un fondeur en cuivre, se précipita sur l'étudiant et lui porta un coup de poing. Son père, qui suivait en compagnie du colonel Proye, de Mme et Mlle Proye, ainsi que de Mme Vesque, aperçut la scène, aggravée par le geste consécutif du fondeur, qui allait plonger le drapeau dans un urinoir. Le colonel Proye protesta. Des membres de la société l'entourèrent et le frappèrent avec brutalité, ainsi que le capitaine Vesque. Mmes Proye et Vesque s'avancèrent pour dégager leurs maris et furent également maltraitées par un autre individu.

Le colonel et le capitaine allaient infailliblement succomber sous le nombre quand le fils de ce dernier, armé d'un petit canif de poche, piqua légèrement à l'épaule un jeune homme de vingt et un ans.

Un soldat qui passait se porta immédiatement au secours de son chef. Un gardien de la paix, le soldat Lepautre, du train des équipages, et le caporal infirmier Vicaire s'emparèrent finalement de quatre des agresseurs, qui furent conduits au commissariat de police, puis envoyés au parquet, où on les a écroués. L'enquête continue.

L'avocat se fait chemineau

Des gardiens de la paix arrêtaient, pour vagabondage, avenue Victor-Hugo, à Paris, un homme à la chevelure hirsute, coiffé d'un large feutre et portant une besace.

Au commissariat de la Porte-Dauphine, l'individu déclina ses nom et prénoms.

— Pourquoi ne travaillez-vous pas ? lui demanda le commissaire de police.

— Tout travail m'est pénible, lui répondit le vagabond dont l'attitude correcte, le langage aisé, recherché même, contrastaient avec la mise. J'appartiens, poursuivit-il, à une excellente famille de Marseille. J'étais, moi-même, avocat au barreau de cette ville ; mais je me sentais mal à l'aise dans le cadre étroit de la société moderne ; il me fallait de l'air et de l'espace et je rêvais de parcourir la grand route, comme un chemineau. Cette idée devint si forte en moi qu'un beau jour, il y a une vingtaine d'années, j'abandonnai tout, parents, amis, situation, pour courir les chemins. Quelque temps après, je m'engageai sous un faux nom à la légion étrangère, où je restai dix années, pendant lesquelles je

DRAME EFFROYABLE DE LA SUPERSTITION

Un crime atroce vient d'être découvert à Nabeul (Tunisie). Une Arabe a tué une fillette indigène, afin de faire boire son sang à son fils malade, dont elle espérait par ce moyen obtenir la guérison.

Depuis quelques jours, la jeune Mantia ben Mohamed avait disparu. Les autorités indigènes ouvrirent une enquête et apprirent par un domestique que son patron, un nommé Najjar, lui avait commandé d'enterrer le corps d'un enfant au pied d'un oranger et donné trois cents francs pour sa peine.

Des recherches ayant été faites, à l'endroit indiqué, on découvrit en effet le cadavre de l'enfant, portant une blessure à la tempe.

Après une impressionnante confrontation avec l'assassin, qui nie énergiquement, une négresse a déclaré que, le soir du crime, elle était venue voir Mohamed Najjar et avait

vu le corps de la fillette. Ayant interrogé la fille de la propriétaire, celle-ci lui répondit :

— Mania est morte ! C'est ma mère qui l'a tuée d'un coup de pierre à la tête, puis a recueilli le sang dans un pot pour le faire boire à mon frère malade, que ce remède guérira.

L'arrestation des coupables fut aussitôt opérée.

Ce crime, qui dénote une sauvagerie inouïe, soulève une vive émotion dans la région. La foule indigène a voulu lyncher les meurtriers.

En opérant une perquisition au domicile de ce dernier, la police a découvert dans un four des débris d'ossements humains. L'enquête s'efforcera d'établir si d'autres crimes n'ont pas été commis.

pris part à de nombreuses expéditions. Puis je quittai la légion et revins en France. Depuis cette époque, j'ai repris ma vie errante. Je ne pourrais souffrir aucune contrainte et l'existence régulière m'est odieuse.

Le commissaire de police, en présence de ce cas de vagabondage tout à fait original, proposa au globe-trotter de le faire hospitaliser à Nanterre. Mais l'homme ayant refusé, il dut l'envoyer au Dépôt.

Lèse-Majesté !

Une vive campagne est menée depuis plusieurs années contre le « Souvenir Français » en Alsace-Lorraine. Un incident qui vient de se passer à Sarreguemines semble devoir alimenter considérablement cette campagne.

Voici ce dont il s'agit : Une plainte pour crime de lèse-majesté a été déposée au parquet de Sarreguemines contre M. Schatz, fabricant. On accuse ce pauvre M. Schatz d'avoir manqué de respect à un buste en plâtre de Guillaume II. La section du « Souvenir Français », à Sarreguemines s'était réunie dans un café. M. Schatz était parmi les assistants.

Dans la salle se trouvait un buste de l'empereur ; ceci n'a rien d'extraordinaire car la police exige la présence d'un buste ou d'un portrait de l'empereur dans toutes les salles de débit.

L'accusation prétend que M. Schatz s'empara du buste et le retourna ostensiblement vers le mur, tout en apostrophant l'empereur en français et en termes peu aimables !

Les héros de la science

Dans les laboratoires de l'Institut Pasteur de Tunis, MM. Charles Nicolle, Conor et Conseil viennent d'imaginer une nouvelle

méthode vaccinale contre le choléra asiatique.

Ayant fait un grand nombre d'expériences montrant que non seulement les vibrions cholériques ne se multipliaient pas dans le sang des animaux, mais qu'au contraire ils y étaient détruits dans un laps de temps assez court, les trois savants ont procédé sur l'homme à des injections intraveineuses de cultures de « bacilles virgule ».

C'est eux-mêmes qu'ils choisirent tout d'abord comme sujets d'expérience. Ils s'injectèrent dans le torrent circulatoire des vibrions vivants à deux reprises. Une très légère poussée de fièvre suivit cette opération. Ils tentèrent alors un certain nombre d'autres injections de bacilles du choléra avec le même succès.

Le sang des personnes ainsi traitées fut reconnu très riche en anticorps. M. Nicolle pensa que ces personnes étaient immunisées dans une certaine mesure.

Pour se rendre compte de la valeur de cette vaccination, trois personnes absorbèrent volontairement par la voie digestive des bacilles du choléra. Elles furent indemnes de toute atteinte de la terrible maladie.

Les fous mal gardés

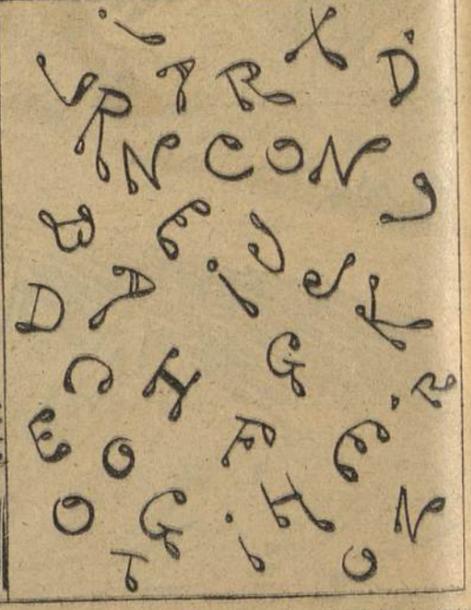
Un aliéné nommé Christophe Ponzano, âgé de vingt-neuf ans, qui avait été enfermé dans une salle d'Alexandrie (Italie) après avoir tué, en 1912, sans motif, sa fillette, âgée de six ans, a échappé à la surveillance des gardiens et s'est rendu à sa maison, faubourg Valmadonna, où il a tué, à coups de couteau encore, son frère, sa belle-sœur et ses deux neveux — une petite fille de quatre ans et un enfant de trois ans.

Les quatre victimes avaient la tête presque séparée du tronc.

CONCOURS N° 41 (8 Séries)

Fanfan Dégourdi, pupille de l'Assistance

HUITIÈME SÉRIE (Voir la notice page 11)



LISTE DES PRIX

1^{er} PRIX : Une splendide montre remontoir en or pour homme. — 2^e PRIX : Une magnifique bonbonnière boîte à poudre émail sur argent doré. — Du 3^e au 6^e PRIX : Six ravissants gobelets à liqueur en métal argenté intérieur doré, en émail. — Du 7^e au 15^e PRIX : Une très jolie glace facé

main. — Du 16^e au 20^e PRIX : Une belle chaîne de montre régence. — Du 21^e au 30^e PRIX : Un merveilleux bracelet jonc doublé or. — Du 31^e au 50^e PRIX : Une délicieuse épingle de cravate. — Du 51^e au 100^e PRIX : Une charmante pelote à épingle. — Du 101^e au 150^e PRIX : Un étui pour boîtes d'allumettes.

Les Faits-Divers de la Semaine

LA JALOUSIE. — Un manoeuvre, âgé de cinquante ans, rentrait chez lui, et ne trouvant pas au logis sa jeune maîtresse qu'il adore, il interpella à son sujet une de ses voisines, blanchisseuse.

— Voyons, lui dit-il, où est mon amie ?
— Je n'en sais rien ! répliqua l'honorable blanchisseuse.
— Ah ! Vous n'en savez rien ! rugit le manoeuvre. Tant pis pour vous !

Tournant sa fureur contre la blanchisseuse, le jaloux la frappa de plusieurs coups de poing au visage ; il s'oublia jusqu'à lui arracher des mèches de cheveux. Et tout cela parce que son amie était absente.

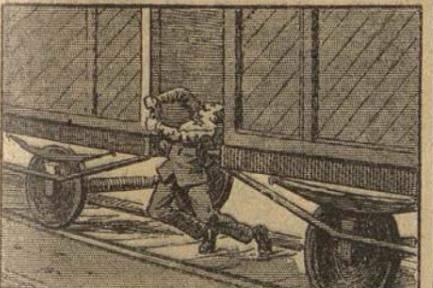
La blanchisseuse, justement indignée, a déposé une plainte contre le manoeuvre. **BORDEAUX.**



BRÛLÉ VIF. — Dans un hôtel, un apprenti cuisinier, âgé de 13 ans, voulut rallumer un fourneau en versant sur le charbon un peu d'essence. Son bidon éclata et le malheureux fut, en un clin d'œil, horriblement brûlé. Un garçon eut la malencontreuse idée de jeter sur lui un seau d'eau. La violence du feu ne fit qu'augmenter. Le personnel réussit à éteindre les flammes, mais la victime ne survécut pas à ses blessures. **DAX.**



CHEVAUX EMBALLÉS. — Sur sa voiture, attelée de deux chevaux, un charretier ramenait un chargement de vin. En descendant la côte de Cenon, les chevaux s'emballèrent. Le charretier tenta de les arrêter. Il tomba et une roue du lourd véhicule lui fractura les deux jambes. Un automobiliste le trouva étendu sur la route et le transporta à l'hôpital. **BORDEAUX.**



BROYÉ ENTRE DEUX WAGONS. — Pendant la formation d'un train, un wagon était amené au moyen d'un chariot. Un homme d'équipe se précipita pour placer les chaînes d'attelage, mais le malheureux eut le corps pris entre les deux tampons et complètement broyé. **MONTAUBAN.**

LE MYSTÈRE DU VIADUC

Grand roman Policier

Par Michel NOUR

XXIII (Suite)

La vertu ne lui aurait servi de rien... Son rival eût toujours été préféré. Et puis, de toutes façons, maintenant, n'était-il pas trop tard ?

A quoi bon s'abandonner à des regrets superflus ?... pensait le notaire. Le vrai remords n'avait pas encore pénétré son cœur...

Ce qui excitait encore sa rage, c'était de ne pouvoir se venger de René, échappé du guet-apens préparé par Chaussagnol.

Enfin, plus tard, il verrait. Pour l'instant, ce qu'il voulait, c'est que Blanche fût épargnée.

Peu lui importait, sans elle, la fortune si ardemment convoitée par l'agent d'affaires. S'il consentait encore à le seconder dans cette entreprise, c'était surtout pour empêcher un attentat contre la jeune femme.

Il serait là, il veillerait, il s'interposerait au besoin entre elle et Chaussagnol. Ensuite, une fois son complice à l'étranger, il serait plus tranquille : Mme Leudel serait désormais à l'abri.

Quant au million, enjeu de cette partie, il ne s'en souciait guère.

L'âme cupide de Chamberlot était donc déjà bien changée.

Pas encore assez cependant pour le décider au sacrifice de toutes ses ambitions.

La jalousie le torturait et s'il voulait protéger Mme Leudel, ce n'était pas pour amener le bonheur de René Guimont.

Le loup n'était pas muselé.

Quand Chamberlot arriva route de la Révolte, à petite allure, comme un amateur novice dans l'automobilisme, il faisait une nuit noire que les réverbères très espacés trouaient çà et là sans presque éclairer.

Le notaire s'arrêta, stationnant dans l'ombre, à très courte distance d'une petite construction basse et isolée, comme il s'en rencontre sur la zone militaire.

Ce bâtiment, une mauvaise baraque, était occupé par un marchand de vins à clientèle interlope, individus louches et rôdeurs de barrière.

Chaussagnol avait choisi à dessein pour ce qu'il préméditait ce repaire peu fréquenté avant les heures nocturnes et où la police de banlieue s'aventurait rarement, d'autant plus que les chevaliers du couteau, s'ils s'y arrêtaient pour boire, n'y opéraient pas.

L'agent d'affaires savait qu'il serait là bien tranquille, comme chez lui, beaucoup mieux même, puisque son domicile était surveillé.

Le patron, à qui il avait eu l'occasion de rendre plusieurs services délicats, sans compter les prêts d'argent, lui était tout dévoué.

Il s'était donc empressé de se conformer aux instructions qu'Ernestine était venue lui donner dans la journée en même temps qu'elle avait commandé le fiacre qui s'était présenté si à propos, pour emmener Mme Leudel.

* Voir les numéros 161 à 182.

Là encore, Chaussagnol savait à qui il s'adressait.

Le cocher était connu dans un certain monde pour sa discrétion... et son goût pour les courses grassement payées.

Muet comme un poisson dès l'instant qu'on lui fermait la bouche avec une pièce d'or, il se faisait de bonnes semaines sans fatiguer son cheval, ce qui lui permettait encore — autre avantage — de fournir une bonne vitesse en cas d'alerte ; un fiacre qui va vite : quel rêve !

Ce fut cependant au petit trot — rien ne pressait — que l'attelage arriva route de la Révolte.

L'endroit à ce moment était complètement désert et silencieux.

Chamberlot avait jugé préférable d'arrêter son moteur pour que le bruit n'attirât aucun curieux.

Il s'avança à pied, aussitôt que le fiacre fut arrêté devant le cabaret.

Ernestine descendit la première, l'œil aux aguets, puis Chaussagnol portant dans ses bras robustes Mme Leudel toujours endormie sous l'influence du chloroforme dont le bouquet d'œillets avait été imprégné par les mains de la mégère.

Chamberlot les rejoignit et tous s'engouffrèrent dans le débit vide de consommateurs comme ils l'espéraient. D'ailleurs, la présence de quelques malandrins ne les eût guère gênés, aucune dénonciation n'étant à craindre de ce côté et le marchand de vins se chargeant de veiller à ce qu'on ne les dérangeât pas.

Ils ne firent d'ailleurs que traverser la boutique et pénétrèrent, après avoir encore franchi la cuisine, dans la chambre à coucher du cabaretier, qui se trouvait tout au fond du bâtiment, à l'abri de tous les regards indiscrets.

Une fois-là, Chaussagnol déposa son fardeau sur le lit.

— Ouf ! dit-il, ce n'est pas qu'elle soit lourde, mais on est content d'être arrivé sans encombre.

Et, se tournant vers Chamberlot demeuré immobile, saisi devant l'apparence cadavérique de Mme Leudel :

— Vous voyez bien, cher ami, que j'avais raison ; ma bonne étoile me protège aujourd'hui. Nous réussirons ; quittez cet air morne qui n'est pas de circonstance quand la chance nous sourit si aimablement. Le plus difficile est fait maintenant... Je réponds du reste.

Tandis que Chaussagnol se débarrassait de son chapeau et de son pardessus, le notaire ne quittait pas la jeune veuve du regard.

Mais ce n'était point la passion qui l'animait et le tenait ainsi en haleine...

Il était surtout en proie à une poignante inquiétude.

Pourvu que la dose de chloroforme n'eût pas été trop forte !

Si la jeune femme ne se réveillait plus ?... Chaussagnol devina la pensée qui angoissait son complice.

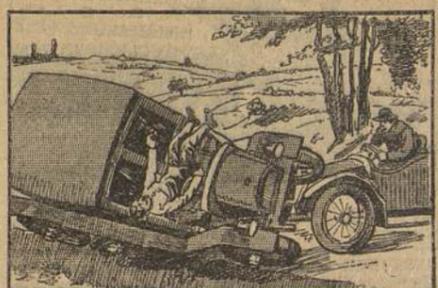
— Tranquillisez-vous ! dit-il ironiquement en lui tapant sur l'épaule tandis que l'horrible Ernestine grimaçait comme une guenon, tranquillisez-vous ! Elle n'est pas morte... Je

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

BATAILLE MORTELLE. — Ces jours derniers, deux jeunes enfants, âgés de neuf ans, se disputèrent en revenant de l'école. De suite, ils en vinrent aux coups. L'un, moins fort que son adversaire, roula à terre et l'autre le frappa de coups de pied sur tout le corps.

Deux jours plus tard, le premier mourut et le médecin refusa le permis d'inhumer. Le parquet se transporta sur les lieux et combla un docteur pour autopsier le cadavre. Le défunt est décédé des suites d'une hémorragie interne, provoquée par les coups qu'il avait reçus. **SAINT-AMAND.**



COLLISION D'AUTOS. — Au retour d'un service funèbre, des automobiles ramenaient famille et invités. Une limousine fut heurtée à un virage par une voiturerie automobile, soulevée par elle et jetée dans un pré voisin. Cependant, les personnes qu'elle contenait ne furent pas blessées. Le conducteur de la voiturerie eut une jambe fracturée. **SAINT-ÉTIENNE.**



UN PUGILAT. — Le conseil de préfecture examinait une protestation signée de membres adversaires de la municipalité. Au cours des débats une dispute éclata entre un sénateur et deux conseillers généraux. Des invectives on vint rapidement aux coups. On eut toutes les peines du monde à séparer les adversaires. **TULLE.**



FILLETTE ÉCRASÉE. — Ayant voulu se garer d'un tramway, en traversant la chaussée, une fillette de trois ans vint se jeter sous la voiture d'un coquetier. Un des sabots du cheval la frappa à la tête et les roues lui passèrent sur le corps. La pauvre petite expira presque aussitôt dans une pharmacie. **ROCHE-LA-MOLIERE.**

AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL

LE NEZ DE M. PINGUET

Il y a trois sortes d'épées : l'épée de combat, qui se tient avec la main, l'épée de Savoyard, qui se tire avec le pied et le poing, et l'épée de Damoclès, qui se suspend à un cheveu.

La première est celle dont fait volontiers usage M. Galand, dont il va être parlé tout à l'heure ; la seconde est celle dont se sert M. Pinguet, pour se débarrasser des menaces de la troisième.

Cette épée de Damoclès, depuis longtemps suspendue sur la tête du malheureux Pinguet, c'est celle de M. Galand. Nous avons dit comment Pinguet s'en débarrassait, le cas échéant ; ce qui signifie que M. Galand a reçu force coups de pied et de poing, et voilà justement pourquoi il est plaignant en police correctionnelle contre Pinguet.

Les rires qui accueillent l'arrivée de celui-ci à la barre expliquent, sans la justifier, la sol-disant plaisanterie persévérante de M. Galand ;

le malheureux Pinguet est doué d'un de ces nez si communs, dit-on, chez les anciens Romains mais d'une excessive rareté chez nous. Si imprévoyant soit-il, il peut ne pas voir plus loin que le bout de son nez et voir encore à une distance que plus d'un myope envierait.

La scie entreprise par M. Galand date du Mardi gras et lui a été inspirée par un vaudeville du Palais-Royal. Il soupait dans un restaurant, lorsque arrive Pinguet, affublé d'un faux nez que nous qualifierons d'immense, s'il ne devait pas, naturellement, être tel pour couvrir le sien.

Donc, il le retira pour souper ; M. Galand, alors, de rééditer le mot du vieux vaudeville : « Encore un ! »

La continuation de la scie, Pinguet la racontera. Laissons d'abord le plaignant exposer le fait en peu de mots et affirmer qu'il a voulu faire une plaisanterie et rien de plus.

PINGUET. — Une plaisanterie qui a duré trois semaines ! Oui, messieurs, trois semaines ! Ça a commencé au restaurant, une nuit de carnaval ; je n'avais rien répondu à monsieur, ne voulant pas avoir l'air d'un imbécile qui se fâche en carnaval ; monsieur, voyant ça, dit à ses amis (ils étaient une société de quatre ou cinq riant des blagues de monsieur à mon égard), leur dit : « Il m'est impossible de voir ce nez-là, il faut que je le lui coupe. » Et il vient à moi avec un couteau. Je le prie de me laisser souper tranquillement et je commence à manger.

Monsieur continue, appelle le garçon, lui dit que mon nez gênait la circulation ; le garçon rit ; moi, je ricane ; mais ce monsieur m'embêtait fort tout de même. Seulement le garçon me dit tout bas : « Ne répondez pas : c'est un duelliste qui cherche des querelles à tout le monde. »

M. LE PRÉSIDENT, au plaignant. — Il paraît que vous étiez connu dans ce restaurant ?

LE PLAIGNANT. — C'est possible ; mais je ne cherche jamais de querelle !

LE PRÉVENU. — Enfin, il paraît que vous avez eu plus de vingt duels.

LE PLAIGNANT. — Cela ne prouve pas que je cherche des querelles.

M. LE PRÉSIDENT. — Cela pourrait au moins le faire croire. (Au prévenu :) Enfin, vous avez très brutalement frappé le plaignant.

LE PRÉVENU. — Mais, monsieur le président, j'ai eu le malheur de rencontrer monsieur trois ou quatre fois, entre autres au spectacle ; dans un entr'acte, il vint à moi avec deux de ses amis et me dit : « Si je vous revois ce nez-là, je vous le coupe. »

M. LE PRÉSIDENT. — Enfin arrivez au fait.

LE PRÉVENU. — Le fait, c'est une autre fois, que j'étais avec ma future et sa mère ; voilà monsieur qui vint à moi et qui me dit : « Je vous avais pourtant défendu de garder ce nez-là ! » Vous comprenez, messieurs, comme c'était humiliant devant ma future ; alors la moutarde me... (rires) la colère me prend ; je lui dis : « Monsieur, vous êtes un bretteur

de profession ; moi, voilà mon épée. » Là-dessus...

M. LE PRÉSIDENT. — Oui, nous comprenons ; seulement, le plaignant a été huit jours au lit des coups que vous lui avez portés (au plaignant), que vous vous êtes d'ailleurs attirés.

LE PLAIGNANT. — J'affirme que c'était...

M. LE PRÉSIDENT. — Une plaisanterie, vous l'avez dit.

Dans ces circonstances, l'homme au nez a été condamné à une simple amende de 25 francs.

UN SINGULIER VOYAGEUR

Si l'on consultait les chiens sur la question du Métropolitain, il est probable qu'ils s'entendraient mieux que les modérés des partis extrêmes de la Chambre pour s'unir contre l'ennemi commun, et que l'ensemble de leurs votes formerait une minorité imposante (avec laquelle, d'ailleurs, on ne compterait pas) hostile à l'accomplissement d'un progrès si vivement réclamé par leurs maîtres.

Les nombreux ouvriers sans ouvrage que la construction des nouvelles voies va occuper ne tireront plus autant la langue, mais en revanche les malheureux chiens la tireront bien davantage que lorsqu'ils suivent à la

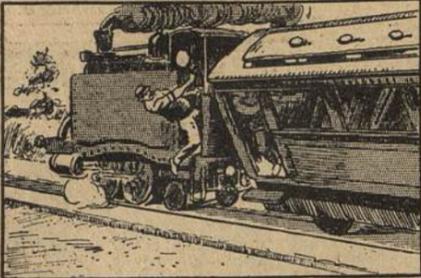
Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

ASSASSINÉ DANS UN BOIS. — Un ouvrier des usines, se rendant à son travail, a trouvé, le long du parc de la Couronne, le cadavre d'un homme. La gendarmerie, prévenue, a reconnu le corps d'un décolleur à la forge des usines. Il portait des plaies énormes à la tête. On a retrouvé à côté du corps une pierre énorme et pointue qui, tout ensanglantée, semble avoir été l'arme du crime.

On croit avoir déterminé qu'on se trouve en présence d'un drame de la jalousie. Les soupçons pèsent sur un couple, un faux ménage, avec lequel le mort a passé la soirée.

MACON.



TERRIBLE ACCIDENT. — Indisposé, le conducteur d'un tramway de Vienne à Charavins, tomba de sa machine et fut réduit en bouillie. Malgré les efforts du chauffeur qui, demeuré à son poste, fut mortellement brûlé, les wagons se renversèrent. Un grand nombre de voyageurs furent gravement blessés.

GRENOBLE.

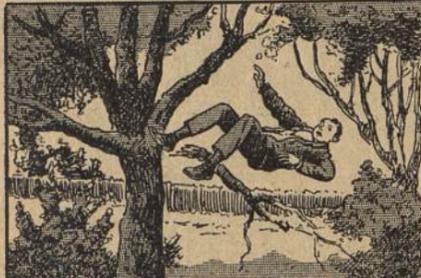
TUÉE PAR UN TRAIN. — Vers neuf heures, du soir, une femme, dont l'identité n'est pas encore connue, qui traversait la voie ferrée par le passage à niveau 42 de la ligne de Bourg à la Cluse, situé entre les gares de la Cluse et Nantua, a été affreusement broyée par le train de voyageurs n° 1440.

LA CLUSE.



ACCIDENT MORTEL. — En revenant à bicyclette de la gare, un entrepreneur, âgé de 55 ans, trompé par l'obscurité, se jeta avec une violence extrême contre un arbre. Le malheureux se brisa le crâne. La mort fut instantanée. Son cadavre ne fut découvert que vers le matin.

TALANT.



TOMBÉ D'UN TILLEUL. — Pour cueillir des fleurs, un gamin de 14 ans était monté sur un gros tilleul. Tout à coup, il s'appuya sur une branche morte; celle-ci se rompit et le jeune imprudent tomba lourdement à terre. Il se coupa profondément la langue et se blessa sérieusement au ventre.

BOURBON-LANCY.

sentais son cœur battre tout à l'heure en la portant... Vous allez bientôt voir ses papiers s'ouvrir... C'est le moment que je guette pour commencer de suite ma petite opération...

— Vous me répondez de sa vie? demanda durement Chamberlot.

— J'en réponds... Mais qu'est-ce que cela peut vous faire, puisqu'elle est à jamais perdue pour vous?...

— Cela, c'est mon affaire et ne regarde que moi! Dès l'instant que vous aurez l'argent et que vous serez à l'abri, je demeurerai maître d'agir à ma guise pour le reste.

— Vous ferez sans doute quelque bêtise!... Enfin, du moment que j'aurai passé la frontière, je m'en moque! Je ne moisirai d'ailleurs pas à Hambourg!... Aussitôt le million touché, je vous expédie votre part en un chèque et je prends le premier paquebot en partance pour l'Amérique du Sud!...

— A votre guise!... — Vous avez prévenu la Banque Wolfenthal?... Toutes les négociations sont terminées?...

— Toutes... Il ne manque plus que la signature de Mme Leudel au bas des procurations que je vous ai remises.

— Nous allons l'avoir sans tarder... et sans même qu'elle s'en doute... — Tenez, la voilà qui commence à s'agiter... C'est le moment...

— Et vous êtes sûr qu'après vous avoir obéi passivement, elle ne se rappellera absolument rien?...

— Elle ne gardera aucun souvenir de ce qui va se passer...

— Et si elle ne subissait pas votre influence si vous ne parveniez pas à l'hypnotiser?...

— Allons donc! J'en ai endormi bien d'autres!... J'ai gagné ma vie toute une saison, en donnant des séances... Et je vous garantis que je ne truquais pas!... Le métier rapportait assez... Seulement, la police, qui se mêle de tout, a voulu fouiller son nez là-dedans aussi... Il paraît que c'est une distraction malsaine et dangereuse!... Alors j'y ai renoncé... Mais vous allez voir comme je sais travailler... Cette petite femme-là doit être un sujet merveilleux!... Tempérament nerveux, sensitif, impressionnable... Ça ira comme sur des roulettes... Maintenant, ne me troublez plus... Gardez le silence... Si vous avez peur qu'elle ne vous voie, éloignez-vous... Ne bougez plus ensuite.

Chamberlot gagna l'extrémité de la chambre plongée dans l'ombre: il ne tenait pas à être reconnu.

Près du lit, une grosse lampe à pétrole brûlait, répandant une clarté crue.

Chaussagnol inclina l'abat-jour de manière que le visage de Blanche ne fût pas éclairé, tandis que sa figure à lui demeurait en pleine lumière.

La jeune femme remua les bras, la tête, ouvrit les yeux, mais les referma aussitôt en frissonnant.

Son regard avait rencontré les deux gros yeux noirs de Chaussagnol fixés sur elle, fulgurants.

Les mains de l'agent d'affaires s'étendirent impérieuses.

Et, tremblante, la jeune femme releva encore les paupières.

Cette fois, elle ne les abaissa point.

Le regard de Chaussagnol s'était rivé au sien.

Elle ne pouvait plus le fuir.

Une puissance supérieure à sa force de résistance la dominait, l'annihilait dans sa dernière rébellion qui convulsait son corps.

Encore quelques secondes et elle serait complètement à la merci du misérable.

Surprenant la jeune femme au moment précis où elle s'éveillait, l'agent d'affaires avait obtenu un triomphe facile.

Chamberlot, toujours à l'écart, mais attentif, demeurait muet, haletant, devant cette scène impressionnante.

Seule, Ernestine était restée calme, sans l'ombre d'une émotion sur sa face bestiale...

Enfin, Chaussagnol se redressa, fit un pas en arrière sans quitter toutefois sa victime des yeux...

Docile, mais d'un mouvement raide d'automate, Mme Leudel le suivit et se leva...

Alors, l'agent d'affaires eut un geste de triomphe.

Cette fois il était sûr du succès, Blanche devait obéir passivement à sa volonté.

Il lui ordonna de marcher; elle fit quelques pas, s'arrêtant brusquement quand il le voulut.

Ernestine avança une chaise; elle s'y laissa tomber devant la table où étaient disposés les papiers qu'elle devait signer.

Chaussagnol lui donna une plume.

— Votre nom, vos prénoms... ici... non, pas Leudel... Vaudricourt... Bien... Encore là... C'est parfait...

La jeune femme signait passivement comme dans un rêve.

Chaussagnol exultait.

Mais tout à coup, il pâlit...

Un tumulte venait d'éclater dans la boutique du marchand de vins.

Le cabaretier parut, effaré.

— Sauvez-vous!... Vite... Par ici!...

Il ouvrait une porte qui donnait sur le jardin.

Chaussagnol, en hâte, ramassa les papiers que Mme Leudel venait de signer, poussa Ernestine vers l'issue qu'on lui offrait et disparut à sa suite.

Le marchand de vins referma la porte.

Mme Leudel, toujours hypnotisée, n'avait pas bougé.

Chamberlot n'avait pas davantage cherché à fuir.

XXIV

M^e Chamberlot professait à l'égard de tous ses subordonnés la même indifférence plutôt hostile.

Il savait pourtant apprécier — sans le laisser voir le moins du monde — les services que ses clercs lui rendaient et notait chacun suivant ses aptitudes et sa ponctualité.

Quoique nanti des fonctions les moins importantes de la maison, Grimaldin était, après René Guimont, celui qui paraissait au notaire le plus consciencieux et le plus discret, malgré sa jeunesse.

C'était donc lui que M^e Chamberlot avait chargé d'aller à Grenelle chercher la lettre que Chaussagnol lui annonçait par le téléphone.

La principale attribution du petit bossu n'était-elle pas du reste de faire les courses?

Celle-ci était d'une nature spéciale, mais pourquoi Grimaldin y eût-il suspecté quelque chose d'anormal?

Chamberlot ignorait complètement le rôle joué par Grimaldin dans la recherche des assassins; il ne soupçonnait même pas que Servoix fut sur la trace de Pitard et de Bede-Lièvre; rien ne le portait donc à concevoir le moindre doute à l'égard du bossu.

Ce fut sans la moindre hésitation qu'il confia à Grimaldin la mission de se rendre à Grenelle comme s'il se fût agi de la chose la plus insignifiante.

Et précisément Chamberlot se perdait à cette minute même.

En voyant le but qu'on lui assignait, Grimaldin devina de suite, pressentit plutôt qu'il s'agissait de Chaussagnol.

Et il résolut d'être en éveil.

Cependant, quand il eut en mains la lettre qu'il était chargé de remettre à son patron, un scrupule assaillit sa conscience.

Son honnêteté se révoltait à l'idée de commettre une indélicatesse.

Et n'en était-ce pas une que d'ouvrir le pli qui lui était confié?

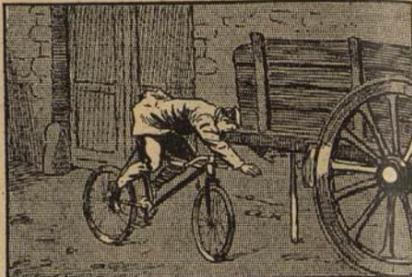
(La suite au prochain numéro.)

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

SEPTUAGÉNAIRE ASSOMMÉE. — Au lever du jour, des passants ont trouvé dans un sentier du hameau de la Hais-Griselle, le cadavre d'une femme âgée de soixante-douze ans. Cette femme, qui habitait non loin de là, était allée passer la soirée chez son propriétaire. Comme elle regagnait sa maison, elle fut assaillie et assommée à coups de bouteille. L'agresseur disposa ensuite le cadavre pour faire croire à un viol. On croit à un drame de famille.

GÉRARDMER.



CHUTE DE BICYCLETTE. — En revenant la nuit à bicyclette, de Senones, un jeune garçon de 17 ans n'aperçut pas une voiture abandonnée sur la route devant une ferme. Le choc, des plus violents, fut tel que le pauvre diable tomba à terre où il resta sans connaissance. Il ne fut découvert qu'au bout d'une heure. On craint une lésure du crâne.

SAINT-GORGON.

UNE BAGARRE. — Dans la soirée de dimanche, une bagarre à éclat entre plusieurs individus. Au cours de la rixe, un jeune homme de 17 ans sortit un revolver de sa poche et tira un coup de feu sur un maçon, qui fut atteint à l'épaule droite.

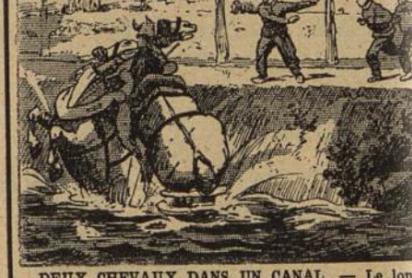
La gendarmerie, prévenue, arriva bientôt sur les lieux de la bagarre et arrêta l'auteur du coup de feu.

JARVILLE.



TOMBÉ D'UN TOIT. — En travaillant sur un toit, à dix mètres de hauteur, un ferblantier glissa sur les tuiles. Il ne put se retenir et tomba dans la cour. Le malheureux n'a été relevé avec la colonne vertébrale brisée.

BESANCON.



DEUX CHEVAUX DANS UN CANAL. — Le long du chemin de halage deux chevaux marchaient, tirant une péniche. Un des animaux glissa et tomba à l'eau, entraînant dans sa chute son compagnon. On accourut de toutes parts. A l'aide de cordes, on parvint à repêcher un des chevaux. L'autre se noya.

PONT-SAINT-VINCENT.

course les simples autobus où sont assis les voyageurs auxquels ils appartiennent.

Les pauvres bêtes ne provoquent même pas la compassion qu'elles méritent; au lieu d'admirer leur héroïque attachement, on s'amuse du va-et-vient précipité de leurs quatre pattes et de leur langue démesurément sortie, ce qui, à vrai dire (et c'est là l'excuse des mauvais cœurs), leur donne une physionomie joyeuse en apparence, mais qui en réalité ne l'est pas plus que celle de l'Homme qui rit de Victor Hugo.

Eh! bien, il s'est trouvé un homme sensible qui a voulu éviter à son chien cette course dont le vulgaire se désole si cruellement.

Tant d'amour entre-t-il dans l'âme d'un boucher? car c'était un boucher.

Parfaitement, et il a même poussé la chose si loin que le voici en police correctionnelle comme responsable de morsures faites par son chien à M. Mélinot, marchand de bouchons.

— Tenez, messieurs, dit ce brave homme en arrivant à la barre, vous allez voir s'il y va de main morte avec ses dents, le chien de monsieur...

LE PRÉVENU. — Il en a vu bien d'autres, la pauvre bête! Si un rat vous avait mordu à la patte comme lui...

LE PRÉSIDENT. — Laissez déposer le témoin.

LE TÉMOIN. — Enfin, monsieur, la marque se voit encore depuis trois mois.

M. LE PRÉSIDENT. — Bien, mais commentez par le commencement.

LE TÉMOIN. — Le commencement, c'était à la station; le conducteur dit: « Deux places en l'air »; j'avais le numéro 2; le monsieur qui avait le numéro 1 monte avant moi; moi, je monte après lui...

M. LE PRÉSIDENT. — Voyons, arrivez donc au chien. Dans quelles circonstances vous a-t-on mordu?

LE TÉMOIN. — Voilà: une fois sur l'impériale, un monsieur me dit: « Une place au fond ».

M. LE PRÉSIDENT. — Mais le chien; parlez-nous donc du chien avant de monter sur l'omnibus.

LE TÉMOIN. — Mais, monsieur, il y était.

M. LE PRÉSIDENT. — Sur l'omnibus?

LE TÉMOIN. — Comme un simple humain. Je vas donc au fond et je le vois assis sur son derrière à côté de son maître.

M. LE PRÉSIDENT, au prévenu. — Votre chien n'est pas monté tout seul sur l'omnibus?

LE PRÉVENU. — C'est moi qui l'avais monté.

M. LE PRÉSIDENT. — C'est donc un petit chien?

LE PRÉVENU. — C'est un petit dogue, comme en ont les bouchers.

M. LE PRÉSIDENT. — Le conducteur ne vous avait pas vu?

LE PRÉVENU. — Naturellement.

M. LE PRÉSIDENT, au témoin. — Continuez!

LE TÉMOIN. — Alors, voyant le chien je veux le renvoyer; il me lance des yeux féroces en faisant rrrrrr (rires), il grognait après moi.

LE PRÉVENU. — Parce que vous avez commencé à grogner après lui.

LE TÉMOIN. — Je dis à monsieur d'ôter son chien; il me répond qu'il payera sa place. J'appelle le conducteur, je veux flanquer un coup de pied au chien; il voit l'affaire, il me saute dessus, m'attrape la main, et regardez! ça se voit encore.

M. LE PRÉSIDENT, au prévenu. — C'est inimaginable! Vous montez clandestinement votre chien sur l'impériale, et vous refusez même de rendre la place qu'il occupait!

LE PRÉVENU. — Comme je vous dis, la pauvre bête, qui est d'un bon pour les rats!... Il les attrape comme un ange; il y en a un gros qui l'a mordu à la patte, alors il ne pouvait pas suivre l'omnibus.

M. LE PRÉSIDENT. — Il fallait le laisser chez vous.

LE PRÉVENU. — Il ne veut pas. Quand je sors sans lui, il fait une vie!... C'est un chien doux comme un mouton...

LE TÉMOIN. — Comme un mouton enragé que rien que le regarder, il fait rrrrr.

Le plaignant demandait 100 francs de dommages-intérêts; le Tribunal lui en accorde 50 et, condamne le maître du chien à 25 francs d'amende.

JULES MOINAUX.

120 ANS D'INTERDICTION DE SÉJOUR

On sait que la relégation est, à l'égard des femmes, transformée en vingt ans d'interdiction de séjour. Mais les peines accessoires, à la différence des peines principales pour crimes ou délits, s'additionnent.

Voici, en l'espèce, un cas exceptionnel qui vaut d'être cité.

Louise Midot se vit infliger par la neuvième chambre de la Seine, pour infraction à interdiction de séjour, six mois de prison et vingt ans d'interdiction de séjour. Ayant encouru six fois déjà la même peine, Louise Midot se trouve présentement condamnée au total respectable de 120 ans d'interdiction de séjour.

UN DÉSERTEUR DANS UN VOLCAN

Un touriste a découvert cette semaine, dans le cratère du puits de Pariou, le plus beau volcan éteint de l'Auvergne, le cadavre du réserviste Célestin Pouget, du 92^e régiment d'infanterie, qui a déserté il y a quelque temps.

Pouget s'était perdu dans le cratère, afin d'éviter de comparaître devant le conseil de guerre. La corde avait cassé et le corps avait été à demi enseveli dans les cendres volcaniques.

LA GOUTTE DE SANG

Grand roman dramatique

PAR JULES MARY

QUATRIÈME PARTIE

Le Mystère des Cœurs

XI (Suite.) *

— Je les mérite toujours, et pourtant je n'en suis plus digne... C'est un récit cruel, que j'ai à faire... Oh ! il m'a terrifiée longtemps, mais j'y suis résolue... Peut-être bien que j'aurais dû m'y résigner tout de suite, dès la première heure où je connus votre amour... Vous me pardonnerez... j'en suis certaine... puisque vous savez, maintenant, pourquoi d'abord je n'ai rien dit... J'ai voulu être heureuse... Vous me berciez dans mon rêve et c'était si doux, si doux !... Jean, vous ne pourriez jamais comprendre combien a été horrible l'existence que j'ai vécue à Paris, depuis le premier jour de mon arrivée... depuis l'heure même où je me suis enfuie de la Viergette avec Valentine... Car, dans le compartiment du wagon où nous étions montées, mon amie et moi, deux hommes vinrent s'installer, qui fuyaient, eux aussi...

— Les frères Sambut...
— Oui, et je compris, au regard sombre, attentif et cruel de l'un des deux... de l'aîné... que cet homme m'aimait... hélas ! est-ce bien ce mot qu'il faut dire ? — qu'il causerait mon malheur et ma perte, et que mon sort était lié au sien... — Il vous a poursuivie partout, je le sais...

— Oui, partout... sans une minute de repos, sans une minute de liberté... Ce fut à l'hôtel du Volga, la première nuit que nous passâmes à Paris, puis rue de Lancry, où il finit par nous découvrir... Sans lui ou sans l'un de ses complices, Matagrin, affilié à sa bande, on ne m'eût point gardée rue des Prouvaires, et je n'aurais pas été envoyée au Dépôt et de là à Saint-Lazare... Rue Royale, je commençais à respirer, puisque je travaillais et je croyais qu'il avait perdu ma piste... Je me trompais... Quand je m'imaginai qu'il était loin de moi, il m'avait retrouvée encore et, rue Boissy-d'Anglas, il occupait un logement près du mien... Un jour, prise de désespoir, j'avais voulu mourir... oui, Jean, mourir à cause de vous...

— A cause de moi, Modeste ?
— Rue Royale, je vous avais surpris avec Giselle, dans un des salons... et vos yeux étaient si doux en la regardant, si pleins de tendresse, que je ne pouvais pas douter que vous l'aimiez, comme je savais déjà qu'elle vous aimait. J'ai été prise de jalousie et de haine... de haine, Jean, contre elle qui était heureuse... alors que la destinée s'acharnait, au contraire, contre moi... de haine, moi qui lui devais tant... de haine, moi qui l'aimais. Je n'ai pas voulu y survivre... Je me faisais honte et dégoût... et l'homme qui m'a sauvée, ce soir-là, de la mort, ce fut Pierre Sambut... Rue des Peupliers, en cette retraite bizarre que les bandits avaient choisie... je courus d'autres dangers... Vous savez comment j'y échappai, grâce à vos amis, grâce au repentir de Denis... Mais je n'échappai aux mains de Coribasse que pour y retomber plus sûrement, bientôt... et cette fois... cette fois...

Elle passa son mouchoir sur son front moite... surses yeux. Elle avait la fièvre aux joues et parlait par phrases heurtées, saccadées...

— Je savais tout cela, dit-il... tout !
— Peut-être, mais il y a tout de même quelque chose que vous ignorez... un mot qu'il faut que je vous dise, et qui renferme, à lui seul, tout l'aveu que je veux faire... Oh ! Jean ! Jean ! ne comprenez-vous pas ?... Rue des Peupliers, où j'avais été attirée dans un piège, j'étais

confiante et je n'avais pas peur, puisque je vous savais près de moi, puisque je vous voyais, même, puisque vos amis veillaient, de leur côté, et que toutes vos précautions avaient été prises... Et pourtant, oh ! mon Dieu ! aurai-je le courage de vous le dire ?... quand je me vis en danger, je vous donnai le signal dont nous étions convenus... je brisai une vitre dont le retentissant fracas vous avertit... et je vis bien, en effet, que vous aviez entendu... Déjà, je triomphais... car vous accouriez à mon appel... et vous auriez raison de ce bandit... et c'était la fin de tant d'épouvantes... Puis... Jean... vous avez chancelé... Vos forces ne vous permirent point d'arriver jusqu'à moi... Je fus laissée, seule, toute seule et sans défense, entre les mains du misérable... Et lorsque Denis, à son tour, survint... je n'étais plus qu'une victime...

Mirador était d'une extrême pâleur. Il dit, faiblement :
— Coribasse est mort...

Elle répliqua, dans des sanglots :
— La mort de cet homme ne peut pas effacer un pareil souvenir !

L'auto venait d'atteindre les premiers arbres de l'Argonne et filait, rapide, sur la route bordée de grands chênes. Le soleil baissait. Des flèches d'or rouge empourpraient les dessous de bois, partout où la lumière pouvait passer.

Il attira lentement Modeste contre son cœur.

Il l'embrassa dans les cheveux comme un frère eût fait à sa sœur. Il la sentait palpiter contre lui, en une crise de larmes intarissables.

Et alors cet homme, troublé par sa pitié, commit une grande faute.

S'il avait dit :

— Je ne vous en aime pas moins. Ce souvenir, pour moi, n'existera jamais ! Elle l'eût cru... et c'était vraiment les portes ouvertes du ciel.

Mais, en lui disant qu'il savait tout, il révéla, par cela même, sa secrète pensée, le dévouement de sa droiture, le sacrifice consenti pour Modeste...

Et ce fut sa faute... Il n'y réfléchit pas... Il dit :

— Tranquillisez-vous, Modeste... Et je vais, d'un mot, calmer vos alarmes... Tout ce que vous venez de me révéler m'avait été révélé déjà...

— C'est impossible.

— Cela est...

— Par qui ? Un homme, un homme seul...

— Coribasse... C'est par lui, en effet, que j'ai connu la vérité. Il n'a pas craint de me la dire... Il n'a pas hésité à s'en vanter...

— Alors, tout ? Vous saviez tout !

— Oui... et je savais surtout que le coupable, c'était moi... après Coribasse... moi qui n'aurais pas dû accepter votre intervention dévouée... moi qui aurais dû vous empêcher d'aller à ce rendez-vous... moi pour qui vous alliez au-devant d'un pareil danger... et qui n'étais pas capable de vous défendre !...

— Oh ! Jean ! Jean ! dit-elle.

Il la sentit qui, brusquement, devenait toute froide.

Il eut peur.

Il l'écarta doucement de lui pour la considérer plus attentivement.

Elle fermait les yeux. Son visage était de cire. On l'eût crue morte. Et il y avait sur ses traits, fins et purs, un désespoir infini.

— Modeste !

Elle rouvrit les yeux. Elle eut le courage de lui sourire. Toute trace de larmes avait disparu. Mais ce n'était plus le même regard... ce regard était devenu trouble, pour mieux cacher, sans doute, ce qui se passait au fond de l'âme...

Il se méprit.

— Dès lors, Modeste, vous n'aurez plus aucune défiance ?... Vous pourrez vous abandonner à votre bonheur dont la vue me rend moi-même si joyeux ?...

Le passé n'est plus... ne sera plus... votre

pensée ne s'y reportera jamais, si ce n'est pour vous rendre plus précieuse encore la vie de tendresse et de respect qui sera devenue la vôtre auprès de moi...

Elle passa les doigts sur ses yeux... où le trouble parut s'accroître encore...

Et elle redisait tout bas :

— Il savait ! Il savait !

Car, la vérité éclatait maintenant... S'il n'avait rien su, elle eût pu croire à cet amour ! Il savait ! Cet amour n'était plus qu'un sacrifice : l'homme cherchait à réparer le crime qui avait été commis à cause de lui et qu'il n'avait pas empêché.

Alors, elle n'était pas aimée !...

L'amour de Jean pour elle, c'était de la pitié, oh ! certes, une pitié très tendre... mais celle qu'il aimait d'amour vrai... c'était Giselle... g'avait toujours été Giselle !...

— Enfin ! j'aurai été heureuse quelque temps. C'est autant de gagné et je savais bien que mes heures de rêve étaient comptées...

La nuit était tout à fait venue. Ils atteignaient la grille de la Viergette, où Jean reconduisait la jeune fille. Il était, maintenant, surpris et inquiet. L'attitude de Modeste lui paraissait étrange. La connaissance spontanée dans toutes les manifestations de ses émois, il avait cru que, délivrée du fardeau de ce secret enfin avoué, elle ne retiendrait pas l'élan de son cœur... Il était pourtant bien sûr d'être aimé... et cependant, il éprouvait, en ce moment, la très vague et très lointaine sensation que cet amour se reculait de lui, s'éteignait au lieu de se raviver à la preuve d'affection que lui-même donnait... En quoi il se trompait, certes... Elle ne pouvait pas l'aimer moins, parce qu'il venait de se montrer si grand et si bon... Elle n'aurait pu, si cela avait été possible, que l'en aimer davantage...

— Modeste, dit-il, je ne vous retrouve plus...

Elle devina ce qui se passait en lui. L'auto stoppait devant le château. La jeune fille tendit vivement les deux mains :

— Jean, je suis toute troublée... je suis heureuse et malheureuse... Oh ! Jean ! Jean ! si vous n'aviez rien su ?

Le cri lui échappa. Elle aurait voulu le retenir. Elle s'enfuit, monta le perron, où venait d'apparaître Giselle, et tomba dans les bras de son amie...

L'auto virait, s'éloignait, rentrait dans les ténèbres de la forêt, que ses phares trouvaient d'une lumière violente.

Mirador comprit confusément la faute commise... l'imprudence fatale... Les cœurs meurtris ont des délicatesses malades...

Il entrevit que son dévouement serait peut-être inutile... et ce fut une souffrance.

Rentrée dans sa chambre, Modeste y trouvait Valentine.

Pour Valentine, elle n'avait rien de caché.

Elle lui dit tout, et son dernier mot fut :

— C'est la fin de mon bonheur. Il aura juste duré le temps que j'avais prévu ! Elle était trop accablée pour réparer, ce soir-là, au milieu de cette famille qui l'avait accueillie. Elle éprouvait le besoin de la solitude, afin de rêver, de prendre une résolution. Elle ne descendit pas. Valentine l'excusa.

Quand elle remonta, après le dîner, elle trouva Modeste au lit, pâle et triste.

— Je suis toute désespérée, dit-elle... je cherche ce que je dois faire et je ne trouve pas... Mais je souffre moins que je ne l'aurais cru...

Elle finit par s'endormir et Valentine veilla près d'elle une partie de la nuit.

Rentré à la Chalade, Mirador fut pris de suffocations : il pouvait à peine avancer un pied devant l'autre, en montant l'escalier qui le conduisait à son appartement.

— Je n'aurai même pas le temps de

me marier !... Pourtant, il le faut !... Son malaise dura la nuit tout entière. Jadis, le professeur Léonard, l'illustre chirurgien dont les cures sont si retentissantes, et qui avait vu et ausculté Mirador à son retour d'Afrique, avait dit au jeune officier, qui était en même temps son ami :

— Vous en avez pour six mois, pour un an tout au plus...

Puis, apitoyé, il avait ajouté :
— Tenter l'extraction de ce morceau de fer, c'est vous condamner à une mort presque certaine... Il est à peu près certain que je vous verrais passer entre mes bras...

— Vous me donnez combien de chances sur cent d'y rester ?

— Vous en avez une ou deux d'y survivre... Maintenant la nature a des surprises qui déroutent souvent la science la plus sûre d'elle-même...

— Bon. Je sais ce que cela veut dire... Mais parlons net. Admettons que d'ici à un mois ou un an, la nature n'ait rien fait en ma faveur, et se soit conduite vis-à-vis de moi comme une marâtre...

— Alors, si vous y êtes décidé... comme il n'y aura plus que cette chance de salut, nous tenterons l'impossible...

— Bien, mon ami... Je vous demanderai peut-être alors de tenter l'impossible.

Depuis lors, de loin en loin, il avait donné de ses nouvelles au chirurgien.

A Paris, il était allé le voir. Il se sentait décliner.

Chaque fois qu'il se retrouvait avec Léonard, il lui disait :

— Mon cher ami, je crois que la nature m'oublie... et qu'il faudra qu'un jour où l'autre j'aie recours à votre expérience...

Nous avons pu suivre, dans notre récit, toutes les phases de la maladie. Nous avons vu les crises, d'abord très espacées, se rapprocher, devenir plus fréquentes.

Depuis quelque temps, si elles n'allaient pas jusqu'à la syncope, elles n'en étaient pas moins dangereuses, et elles étaient devenues presque quotidiennes.

Enfin, comme il le disait, Mirador était au bout de son rouleau.

Après avoir — toujours — considéré la mort avec calme, avec une philosophie pleine de résignation, maintenant, il ne voulait plus mourir...

Du moins, il voulait la retarder, la fin, de quelque temps, afin de remplir jusqu'au bout ce qu'il considérait comme son devoir et d'assurer l'avenir de Modeste.

De son lit, en s'éveillant ce matin-là, et en se sentant si faible que le moindre effort l'eût plongé dans la crise fatale, il rédigea une dépêche pour Léonard :

« Je crois, mon cher ami, que l'heure est venue de tenter l'impossible... »

« Et ne tardez pas trop... sans quoi vous risqueriez de ne me plus retrouver qu'au cimetière... C'est, du reste, un coin charmant, tout près des bois, très ombragé, où l'on doit être très bien pour dormir... D'autre part, je vous conseille d'apporter avec vous tous vos gentils instruments dont l'acier étincelle... Car je ne crois pas que je sois de taille à être transporté jusqu'à l'hôpital de Verdun... Vous m'opérez chez moi... Si je meurs, ce sera au milieu de tout ce qui m'est cher... Je m'en irai plus doucement... »

Dans la nuit même Léonard arrivait. Il avait eu soin d'amener avec lui deux de ses internes.

Le matin, aux premières lueurs du jour, il fit radiographier Mirador.

A midi, il tenta l'opération.

À la Viergette, la nouvelle éclata, comme un coup de foudre...

Ce fut une consternation, une angoisse. Renaud et Simon coururent à la Chalade, mais se heurtèrent à une consigne absolue. Même avant l'opération, il fallait autour de Mirador le plus grand calme.

Ils ne purent voir l'officier.

Ils l'aimaient comme un frère. Ils entendaient dire autour d'eux que l'acte tenté par le chirurgien était désespéré, que la chance de salut était faible, qu'il ne fallait pas concevoir d'espérance.

Tout travail avait cessé dans les ateliers.

Les ouvriers, rassemblés au fond de la cour, causaient à voix très basse, si basse, que bien qu'ils fussent là plus de cent, on entendait à peine leur voix comme un murmure ronronnant...

Alors Renaud et Simon allèrent s'asseoir sur un banc, près du hangar. Et ils ne purent retenir leurs larmes.

* Voir les numéros 128 à 182.

Du banc, ils voyaient les fenêtres de la chambre de Mirador.

Les fenêtres étaient fermées, les rideaux enlevés. Ils pouvaient suivre les allées et venues des internes, et de Léonard lui-même.

Un moment, le professeur vint appuyer contre la vitre fraîche son grand front chauve et resta là, pensif, le regard vague.

Et cet homme, très simple d'allure, presque vulgaire, leur parut une sorte de dieu, puisque son cerveau — servi par sa main fine et adroite — allait faire de la vie, ou faire de la mort...

Il vit Renaud et Simon, les considéra distraitemment, pensant à autre chose, puis, se reculant, ne fut plus visible pour eux.

Des ombres s'agitèrent encore, les internes, puis plus rien...

Ils venaient de se rapprocher du lit, où Mirador souriait.

Léonard demanda :
— Vous êtes prêt, mon enfant ?

— Oui.

Brusquement Léonard se pencha et l'embrassa au front.

Ce fut le seul signe d'émotion qu'il donna.

Brusquement aussi, sa figure redevint froide, sévère, d'une indifférence presque glaciale.

L'ami, dans Léonard, avait disparu : il ne restait plus pour lui qu'un homme qui souffrait, que la mort guettait, qu'il fallait arracher à cette mort. Il ne restait plus qu'un noble cœur à guérir, une vie loyale et généreuse à sauver... Il était prêt, lui aussi, comme le patient... les manches relevées jusqu'aux coudes pour être plus libre dans chacun de ses mouvements... vêtu, comme les internes de la blouse antiseptisée... Les instruments étaient sur un guéridon... Les épingles, les bandes, les éponges, les drains...

Un interne appliqua le chloroforme qui allait endormir le corps, et la douleur.

L'autre prit le poignet de Mirador et chercha le pouls, afin de régler le sommeil factice et l'empêcher de devenir dangereux...

— Respirez fort... respirez jusqu'au bout... profondément...

Mirador obéit... s'emplit de la saveur âpre et subtile... et soudain sentit le besoin de respirer encore, de respirer toujours, de respirer de plus en plus... attiré par l'odeur, attiré par la torpeur, attiré par l'abîme où lentement il descendait.

— Ne vous défendez pas... Abandonnez-vous bien !

Oh ! il s'abandonnait... un peu pâle... et pâlisant de seconde en seconde parce que, de seconde en seconde, la vie se retirait de plus en plus... L'engourdissement s'emparait de lui... faisait tous ses membres très lourds et paralysés...

Déjà il pensait que s'il avait voulu se lever, il ne l'aurait pu... Il était inerte et sans résistance entre les mains de celui qui allaient fouiller son corps... tout près du siège même de la vie, puisque allaient fouiller vers son cœur... Mais il conservait sa présence d'esprit... assez pour voir Léonard qui flambait ses instruments à l'alcool... assez pour distinguer qu'il faisait grand jour et plein soleil... oh ! quel beau soleil et comme les bois, les champs, les herbes, les moissons devaient frissonner de volupté...

Comme la nature devait être heureuse de vivre... Tout de même, il y eut sans doute, sur le soleil, quelque nuage, car la lumière de ses yeux se voila, devint confuse... jaune, opaque, oh ! la vilaine lumière... Dans ce nuage des étincelles dansèrent... flammèches enlevées d'un foyer invisible, et qui traversent des masses de fumée noire... Il se disait : « Je dors ! Je dors ! » et il ne dormait pas encore... Et c'était sans doute la récolte des fruits, car une odeur persistante de pommes de reinette emplissait la terre... odeur exaspérée encore par la fraîcheur nocturne, car c'était la nuit, maintenant, la nuit profonde où l'on s'engloutit comme s'il n'y avait plus d'espoir de revoir jamais le bon soleil... la nuit froide, où, dans les maisons, les feux s'allument, autour desquels les mains se tendent avec béatitude !... Oh ! comme il fait froid, très froid, bien froid. Ses pensées se détachent de son cerveau une à une... pour ne plus revenir... comme ces hirondelles attardées qui s'en vont pour ne plus laisser derrière

elles que les frimas... Après chaque pensée, le vide est plus profond... la nuit plus noire encore et plus glacée... son âme, pourtant, essaye de se débattre — il le croit — contre la toute-puissante et bienheureuse inertie de la mort factice qui coule dans ses veines... contre l'engourdissement — triomphe divin de la science — qui sera, devant la torture, et les ciseaux et les scalpels et le sang répandu, l'invincible cuirasse protectrice... Il a senti se désagréger son être... Tout à l'heure, c'était une lourdeur sans fatigue... l'atrophie de tout... à présent, il est léger... son corps n'est plus... la matière est morte... il vole, il vole dans l'espace... dans des espaces infinis... Que peut la souffrance humaine sur quelque chose qui est devenu immatériel?... La dernière sensation de vie, c'est un souvenir... d'une chanson qu'il

taient là, immobiles et silencieux, dans l'attente anxieuse de ce qui s'accomplissait... et les minutes furent longues, furent interminables. Puis, ce fut un quart d'heure qui s'écoula, ensuite un autre... cette station prolongée devenait un affreux supplice...

Vers une heure, ils aperçurent Giselle qui arrivait à pied, par le bois.

Elle n'avait pu tenir plus longtemps, loin de la Chalade. Son affection pour Mirador avait été plus forte que toutes les considérations. En outre, elle savait trouver Renaud et Simon à la verrerie. Et elle était accourue.

Elle vit leur angoisse, tourna les yeux vers la fenêtre et comprit qu'ils ne savaient rien. Alors, elle s'assit auprès d'eux, sans leur adresser la parole.

Comme eux, comme les ouvriers, comme tout le monde, elle attendit la fin

Elle ne bougea pas de ce banc où elle semblait clouée.

Et Modeste pensa :

— Elle l'aime !...

Ce fut tout. Aucune rancune, aucune douleur. En cet instant, une seule préoccupation, une seule inquiétude !... Celle que l'officier leur inspirait... Et l'amour que chacune des deux éprouvait pour Mirador les réunissait dans une émotion et une souffrance communes...

Elles se tendirent les mains... Et Giselle dit :

— C'est fini... mais je n'ose demander...

— Ni moi. J'ai peur !...

Les deux frères interrogeaient Léonard. Il paraissait soucieux, et était très fatigué. Il venait de donner un effort qui brise les nerfs les mieux équilibrés. La détente l'accablait. C'avait été une lutte admirable de toute la science, de toute l'expérience du savant contre la mort, déjà plus qu'à demi victorieuse. Et cette lutte avait duré trois quarts d'heure !

Tout ce qu'ils eurent la force de dire, ce fut ce simple mot :

— Eh bien ?

Léonard hésita.

Il ne pouvait ni rassurer, ni inquiéter. Il se contenta de hausser les épaules avec une brusquerie qui cachait son émotion :

— Je ne sais pas !

Puis, voyant leurs yeux rougis par les larmes, il eut pitié !...

— Je ne vous connais pas... Vous êtes des amis de Jean ?

— Mieux... des frères...

— Ah ! oui, fit-il se souvenant... les fils de Justin Chenavat ?

Alors, il devint plus confiant. Son visage grave s'adoucit. Il expliqua ce qui s'était passé, comment l'opération s'était faite, les dangers rencontrés, les difficultés vaincues... A chaque instant, une surprise survenait et la mort pouvait surgir, de la faiblesse même du malade, de l'opération trop prolongée...

— Trois quarts d'heure ! cela a duré trois quarts d'heure !

Il essuya son front.

Un mot leur brûlait les lèvres, qu'ils n'osaient formuler.

Et ils ne l'osaient, dans la crainte de ne pas recevoir de réponse.

— Espérez-vous ?

— Je ne peux rien dire...

— Et combien d'heures va durer cette incertitude ?

— S'il passe l'après-midi, et la nuit, il y aura quelque espoir... S'il passe la journée de demain, et la nuit... il sera sauvé !...

Modeste, courageuse, obligeait Giselle à se lever, l'entraînait, la soutenait.

— Viens... ils parlent de lui. Il faut savoir !

Elles arrivèrent auprès du groupe formé par les cinq hommes, juste à temps pour surprendre les dernières paroles de Léonard.

Timides, Giselle et Modeste disaient, dans le même élan de leur dévouement tendre :

— Pouvons-nous vous être utiles ?

Le professeur répliqua rudement, insensible à ces émois féminins.

— Non... Plutôt nuisibles qu'utiles... Mes internes suffiront à tout et ne le quitteront pas... Vous, sans mon ordre, je vous défends d'essayer de le voir... c'est entendu ?...

Elles baissèrent le front. Il eut un regret de sa brutalité et se hâta d'ajouter :

— Il y va de sa vie, simplement !... Il se promena, seul, dans la cour, pour se reposer les nerfs et s'éloigna ensuite dans la direction de la forêt. Les internes restèrent durant quelques minutes, après quoi ils remontèrent dans la chambre de l'officier.

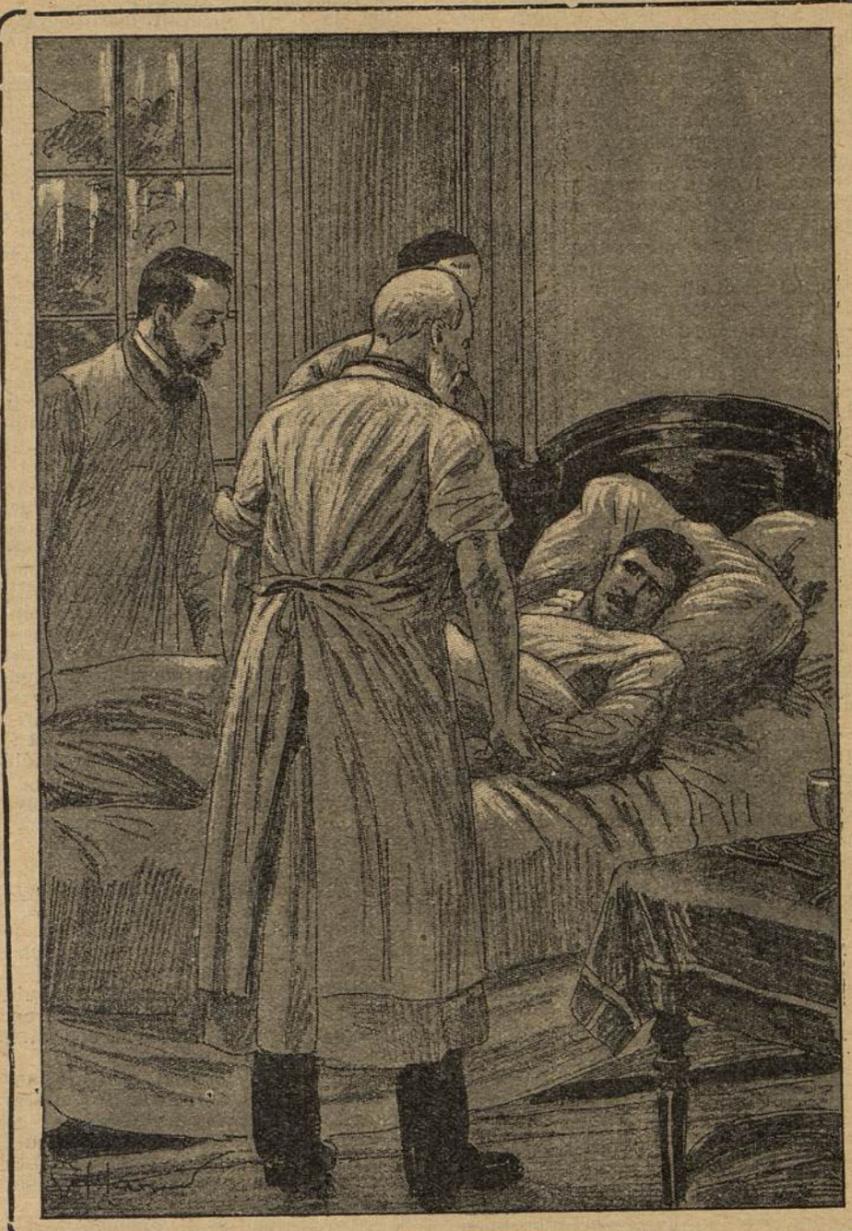
Mirador n'était pas encore sorti de son sommeil. Il était étendu immobile, dans son lit, le visage jauni par l'action du chloroforme, les yeux fermés.

Vers une heure et demie seulement, il commença de donner signe de vie.

Son regard étonné parcourut la chambre familière où il retrouvait, à leur place, les objets, les meubles, les papiers, les livres... Seuls, les grands rideaux, par les soins de Léonard, avaient été enlevés dans la nuit... comme autant de nids à microbes.

Le souvenir lui revint tout de suite.

(La suite au prochain numéro.)



LA GOUTTE DE SANG. — Léonard demanda : « Vous êtes prêt, mon enfant ? »
« Oui », dit Mirador.

a entendue un jour... et dont la douceur dépeignait le calme du soir, le calme de la vie à son déclin... il l'entend très bien, cette chanson grelottante...

Devant l'âtre où le bois grésille,
Le vieux, la vieille, en cheveux gris,
A la bonne flamme qui brille,
Réchauffent leurs bras amaigris.
Près des chenêts, le chat ronronne
Tic, toc, tic tac.
Berlic, berlac
L'horloge fait son monotone
Tic, tac, tic toc,
Berlic, berloc.

C'est tout... La dernière vibration du cerveau s'est éteinte... la dernière pensée vient de s'évanouir... la dernière hirondelle est partie...

Il dort !...

Du banc où ils étaient, Renaud et Simon ne voyaient plus rien.

On eût dit que la chambre s'était vidée tout à coup de ceux qui s'y agitaient. Ils ne pleuraient plus. Ils res-

du martyre qui s'achevait dans cette chambre.

Elle n'était pas là depuis cinq minutes qu'une ombre, encore, surgissait d'entre les arbres... Modeste, que madame Chenavat avait avertie... Modeste qui n'avait pu résister à son désespoir et qui, de loin, avait suivi Giselle.

En apercevant son amie auprès des deux frères elle n'osa plus s'avancer, et se dissimula... s'assit sur un tronc d'arbre, à l'orée du bois, et écouta, machinalement, battre son cœur...

Mais quand elle vit les internes et Léonard sortir de la maison, elle n'y tint plus, se montra, et accourut, en désordre, fiévreuse et pâle.

On ne le torturait plus... là-haut...

Renaud et Simon s'élançèrent vers les trois hommes... pour avoir des nouvelles.

Quant à Giselle, ce fut vainement qu'elle tenta de se lever.

L'épouvante de ce qu'on pouvait apprendre la paralysa.

LA FAUTE D'AMOUR

Grand roman de Passion

PAR MAXIME VILLEMER

DEUXIÈME PARTIE

Mortel Secret

XIII (Suite.)

— Ne serais-tu donc pas contente de revoir Daniel ? reprit Blanche en enveloppant Gaétane d'un regard scrutateur.

— Je suis toujours heureuse de revoir notre cousin, ma petite Blanche.

— Il nous apportera la joie... mais, hélas, cette joie ne durera que huit jours. Maman me le disait encore ce matin : Daniel n'a qu'une permission de quinze jours. Il passera environ une semaine à Paris et nous consacra le reste de son temps.

— Sans doute Daniel voudra d'abord voir sa mère.

— Oh ! sa mère ! elle s'est, depuis quelque temps, installée à Aix-les-Bains, dit Blanche en riant, et Daniel trouvera la maison close... du moins, c'est maman qui l'affirme.

A ce moment, une quinte de toux coupa la parole à la pauvre Blanche.

— Oh ! Dieu... toujours tousser ainsi ! fit-elle en portant à ses lèvres un mouchoir de fine batiste ; c'est vraiment ennuyeux.

Et tristement, elle ajouta :

— Cela tourmente tant notre pauvre mère ! — Heureusement, tu te portes bien, toi ; tu es d'une constitution qui fait envie.

Gaétane ne répondit pas.

Avec un soin plein de sollicitude, elle ramena une pèlerine de laine sur les épaules de Blanche, et sur sa tête, jeta un fichu de dentelle.

— Es-tu bien maintenant, ma Blanche ? — au moins tu n'auras pas froid.

— Je suis très bien.

— Peut-être ferions-nous bien de rentrer... je crains l'orage. — Vois... le ciel est tout noir, et à la baie des Trépassés les vagues se soulèvent ; elles montent... montent, et ce n'est jamais d'un bon augure, cela.

— On est si bien là.

Et Blanche se rapprocha de Gaétane, se blottit contre elle.

— Que deviendrais-je si tu n'étais pas là ! dit-elle en entourant de ses bras la taille de sa sœur ; — je serais perdue. Papa, tu le sais bien, ne rit pas souvent, et maman est toujours si sombre !

Et tristement elle ajouta :

— Elle éprouve tant de chagrin de me voir toujours malade, de m'entendre toujours tousser. Oh ! bien souvent je me retiens autant que je peux ; mais parfois c'est plus fort que moi, et quand survient une quinte ça n'en finit plus... — Pauvre sœurlette aimée...

— Et cependant, je suis bien heureuse quelquefois.

— Vraiment ? fit Gaétane, qui sembla sortir tout à coup de la torpeur dans laquelle elle était plongée.

— Aujourd'hui tout me ravit, petite sœur ; — cette mer, ces rochers, ces bruyères, me paraissent en ce moment bien plus beaux qu'hier !

— On dirait vraiment que tu es amoureuse.

Une rougeur fugitive envahit le beau front de Blanche.

— Amoureuse de quoi ?... de qui ?... grand Dieu !

— Quand ce ne serait que de ce beau ciel si bleu, dit Gaétane en levant les yeux vers l'infini, de cette mer si calme en ce moment, mais qui demain peut être terrible ; — n'y a-t-il pas là de quoi enchanter l'âme, emplir le cœur ?

— Tu as raison, Gaétane, il y a dans

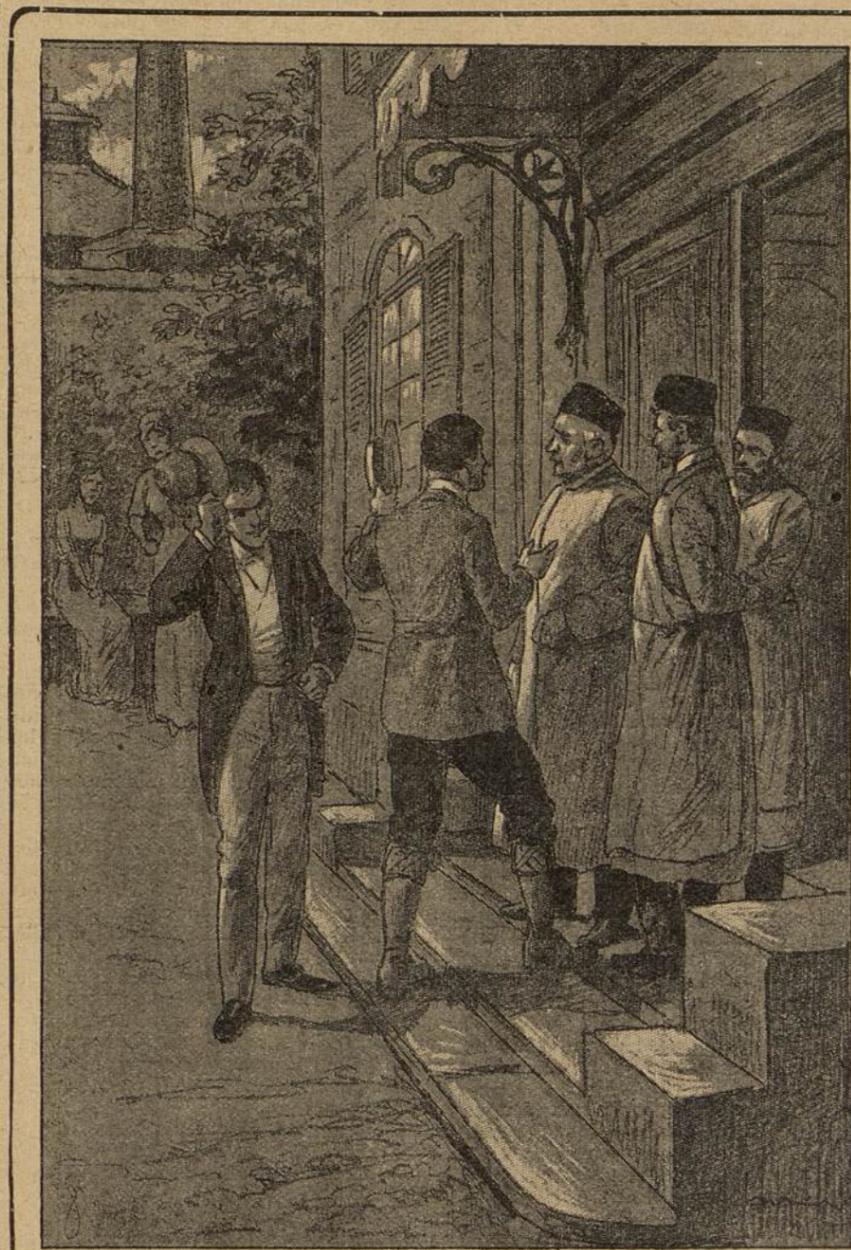
la vie des moments où tout ravit, où tout plaît.

« Autrefois tout me souriait, à moi aussi, pensait Gaétane. De temps à autre Hervé se trouvait sur mon chemin... et ces rencontres furtives suffisaient à

point... elle est si heureuse de revoir Daniel !

— Vous arrivez de Paris ? demanda-t-elle.

— Comme vous voyez ; et tout de suite j'accours.



LA GOUTTE DE SANG. — « Eh bien ? » demandèrent les deux frères. — Léonard répondit simplement : « Je ne sais pas ! »

ma vie. Puis aussi, parfois je le voyais dans le grand salon de notre vieil hôtel... et mon cœur était en joie pendant plusieurs jours. Hélas ! sans doute ne le reverrai-je jamais... maintenant tout est fini pour moi. »

Tout à coup toutes deux poussent un cri.

Elles viennent d'apercevoir, au détour d'un chemin, un voyageur se dirigeant vers elles.

— Daniel ! dit Blanche transfigurée... c'est Daniel !

Gaétane ne se lève point ; mais Blanche, elle, se précipite au-devant du jeune homme, les mains tendues.

Lui, s'arrête, le cœur battant. Il ne remarque point les lumineux regards de Blanche, la tendresse de ses yeux, la douceur de son sourire ; — il ne voit que Gaétane assise, là-bas, sur un roc de la Pointe du Raz... et machinalement il serre les mains de Blanche tendues vers lui.

La jeune fille ne s'en aperçoit même pas, cette indifférence ne la trouble

— Pour longtemps ?

— Huit jours.

Blanche fit une petite moue.

Puis elle demanda :

— Vous n'avez pas vu votre mère ?

— Vous le savez bien, puisque je l'ai écrit à Mme de Kernoël.

Gaétane n'avait pas bougé.

Quand Blanche et Daniel arrivèrent près d'elle, elle se leva enfin et tendit son front au jeune homme... mais sur son visage, toujours si grave, toujours si calme, ne se refléta aucune expression de joie.

— Je suis bien heureuse que vous soyez venu, dit-elle en lui tendant la main.

« La vien'est pas gaie à Plogoff, Blanche et moi nous le disions encore tout à l'heure. »

— On s'ennuie à mourir ici, fit Blanche en enveloppant Daniel d'un regard d'infinie tendresse ; aussi regrettons-nous Paris toutes deux, ma sœur et moi.

Oh ! oui, Gaétane regrettait Paris, ce

grand Paris où on se rencontre cependant si facilement, ce Paris où plusieurs fois elle avait aperçu, à demi caché derrière un pilier de la Madeleine, Hervé d'Hérouville... celui qu'elle avait aimé dès le premier jour.

Combien elle était heureuse alors... Daniel, qui en ce moment n'a d'yeux que pour Gaétane, comprend ce qui se passe dans le cœur de la jeune fille... et un triste sourire erre sur ses lèvres.

— Moi je ne regrette pas Paris, Gaétane — j'ai en horreur la grande ville, surtout la grande ville... et dans ce Paris que vous aimez j'ai passé de bien tristes journées.

En prononçant ces paroles, Daniel pense à sa mère, au foyer toujours trouvé vide au retour de ses lointains voyages ; — il pense aussi à la dernière visite faite à Micheline, là-bas, dans le petit village de Plessis-Trévis, visite dont il a emporté le plus poignant des souvenirs.

— Alors, dit Blanche d'un ton enjoué, puisque vous n'aimez pas Paris... qu'aimez-vous donc ?

— La solitude me plaît, répondit Daniel très grave ; puis j'aime la mer, la mer avec ses tempêtes, la mer avec ses dangers. Là seulement je vis, là j'use mon cœur ! Ah ! ma petite Blanche, estimez-vous bien heureuse de vivre ici toujours, au milieu de ces rochers et de ces champs de bruyères.

— Si vous étiez là, la solitude nous serait douce, fit Gaétane sans trop savoir ce qu'elle disait.

Il la regarda longuement... et tressaillit ; une lueur de joie, un rayon d'espérance illuminèrent ses larges yeux clairs et francs.

Impressionnée par cette réponse de sa sœur, Blanche trembla ; son joli visage se couvrit de pâleur.

— Et j'espère bien que vous resterez longtemps parmi nous, reprit Gaétane. Dans quelques jours vous pourrez assister à un spectacle vraiment superbe : la mer sera mauvaise, très mauvaise — du moins Kerven l'affirme... et Kerven est un peu prophète.

Tenez... voyez : le ciel est bleu, c'est vrai, mais déjà tout là-bas des nuages blancs moutonnent, voilant quelque peu l'île de Sein qui bientôt n'apparaîtra plus qu'enveloppée de brouillard.

— Ma permission expire dans huit jours ; à ce moment, il me faudra bien, à mon grand regret, rejoindre le fort Saint-Elme et les Sablettes.

— Là aussi vous avez la mer.

— Oui ; mais la mer peuplée de bâtiments de guerre, la mer avec des rives verdoyantes et gaies.

— Tandis qu'ici c'est affreusement sauvage.

Après avoir gravi une côte, d'où on apercevait nettement la Pointe du Vent et la baie des Trépassés, ils pénétrèrent dans des champs de bruyères et de rocs.

Longtemps, tous trois gardèrent le silence.

Puis, enfin, Blanche dit, en se retournant vers Daniel :

— Vous avez vu notre père, sans doute ?

— Je n'ai vu que Mme de Kernoël ; et elle m'a dit de venir vous rejoindre.

Bientôt vint le moment de songer au retour ; alors ils rebroussèrent chemin.

Quand ils arrivèrent au château de Plogoff, André de Kernoël les attendait.

— J'arrive de Quimper, dit-il. Ah ! mes enfants, j'ai à m'occuper d'un tas d'affaires ennuyeuses, et mon notaire a toujours besoin de moi.

Jamais nous n'aurions dû quitter ces vieilles ruines et notre petit hôtel de Quimper. Si je ne vous avais emmenés tous à Paris, nous n'en serions pas où nous en sommes aujourd'hui...

Hélas ! j'ai cherché à faire comme les autres ; pour enrichir mes filles je me suis lancé dans des spéculations hasardeuses, et maintenant nous sommes aussi pauvres qu'autrefois.

* Voir les numéros 149 à 182.

« Ceci prouve, reprit-il après un court silence, qu'on doit toujours se contenter de ce qu'on a ; nous étions si heureux, nous, avant d'aller à Paris, avec nos vingt-cinq mille francs de rente, notre vieille maison de Quimper et cet antique château de Plogoff où sont nés tous les Kernoël... où sont morts tous mes enfants.

Il parlait en sage, cet homme qui pendant de longues années avait vécu sur mer avec ses rêves et ses souvenirs. Oui, il aurait dû toujours demeurer là, dans cette maison qu'il adorait, près de Gaétane — sa fille de prédilection — et de cette douce Blanche dont la santé l'inquiétait bien un peu.

— Mais vous êtes encore fort riche, fit Daniel en souriant.

— Il me reste assez pour vivre largement ici, mais il ne faut plus songer à voyager, ni à s'installer à Paris ; puis un jour on mariera Gaétane... et alors on devra lui constituer une dot.

Il ne parlait point de Blanche, espérant bien la garder près de lui toujours ; et la jeune fille, constamment attentive aux moindres paroles de son père, en reçut au cœur un coup violent et douloureux.

« Moi, pensait-elle, je ne suis pas mariable ; et je resterai vieille fille, tandis que Gaétane, elle, sera aimée, aura un mari qui l'adorera, aura des enfants dont elle sera fière ! »

« Marier Gaétane ! songeait Daniel tout en fermant ses yeux pour en cacher l'éclat... la marier ! Et avec qui donc la marier ? Ce ne peut être avec Hervé, qui s'est confiné au fort Saint-Elme, vivant là en reclus, avec ses souvenirs, sans doute... »

Depuis que tous deux avaient quitté Paris pour s'installer aux Sablottes, jamais il n'avait été question entre eux de Gaétane ; et ce silence d'Hervé n'était pas sans inquiéter Daniel Bargemont.

Chaque jour ils se retrouvaient à table, pour le déjeuner de dix heures et le dîner de six ; puis, le soir, ils flânaient ensemble sur le rivage, attendant le moment de rentrer au fort Saint-Elme où ils se séparaient.

Et souvent, tandis que Daniel, sollicité par des camarades, faisait avec eux une partie de cartes, Hervé, lui, redescendait vers la mer et s'attardait fort avant dans la nuit.

« Oh ! pensait Daniel, Hervé s'isole pour songer à Gaétane, à Gaétane qu'il aime ! »

Mais malgré tout Daniel caressait l'espoir qu'Hervé n'était point payé de retour.

Et c'est pourquoi il venait à Plogoff, résolu à déchiffrer cette énigme.

Quelques jours s'écoulèrent. Le moment approchait où Daniel devait repartir pour Toulon.

Un matin il descendit de meilleure heure que d'habitude. Coralie et André étaient partis pour Audierne, mais devaient rentrer pour le déjeuner de midi.

Sept heures sonnaient. Gaétane, après avoir accompagné son père et sa mère jusque sur la route, reprit le chemin du château.

Elle suivit une courte avenue, puis s'engagea dans des taillis. Des arbres poussaient là, rachitiques, presque effeuillés avant l'automne.

Habitée à ce paysage désolé, Gaétane n'en décide pas moins de faire une promenade.

Alors elle se dirige vers un calvaire se dressant à mi-hauteur d'une côte.

Là, un peu lasse, elle se repose.

De cette éminence elle découvre l'Océan, la Pointe du Vent et, tout là-bas, la baie des Trépassés avec ses rochers battus par les vagues.

Bien des fois déjà, elle était venue là s'isoler avec ses souvenirs — car Gaétane avait des souvenirs qu'elle gardait précieusement au fond de son cœur.

Ce matin-là Daniel la vit gagner le vieux calvaire, la vit s'asseoir dans l'ombre.

Alors il la rejoignit.

— Ah ! c'est vous, dit-elle en levant sur le jeune homme ses beaux yeux striés d'or ; vous êtes bien matinal, mon cousin.

— Comme vous, Gaétane.

— Mon père et ma mère devaient partir à sept heures pour Audierne ; et j'ai tenu à les voir avant leur départ.

Et doucement elle ajouta :

— Ce pauvre père est si heureux quand je suis près de lui ! — il prétend

que ma présence lui porte bonheur... Sans doute le comte et la comtesse de Kernoël sont appelés à Audierne par des affaires sérieuses ?

— Très sérieuses. Si mon père trouvait à vendre notre hôtel de la rue de Babylone, il s'y déciderait certainement... maintenant que notre situation de fortune ne nous permet plus de l'habiter.

— Alors vous ne regretteriez pas Paris ?

Elle ne répondit pas tout d'abord ; ses beaux yeux se fermèrent, comme à la poursuite d'un doux rêve.

Puis, résolument elle dit :

— Il faut bien se soumettre à tout dans la vie. Avant d'aller à Paris, nous vivions ici l'été, à Quimper l'hiver... et nous étions heureux. Ceci prouve, Daniel, qu'on ne doit jamais sortir de la sphère où on est né, sinon on se ménage pour l'avenir de cuisants regrets.

« Oh ! certainement il eût bien mieux valu pour moi rester à Plogoff plutôt que d'aller habiter ce Paris où nous ne retournerons sans doute jamais.

Elle parlait bas ; mais il y avait comme des regrets dans ses paroles et, de temps à autre, ses beaux yeux se levaient très doux sur Daniel.

Oh ! si elle avait osé demander des nouvelles d'Hervé ! — Comme elle eût été heureuse d'entendre parler de lui, de cet homme apparu si peu de temps dans sa vie et qu'elle ne reverrait peut-être jamais !

Mais elle n'osa point.

Elle se leva de la pierre sur laquelle elle était assise et, suivie de Daniel, s'enfonça dans les fougères dont les feuilles avaient déjà revêtu une couleur de rouille.

Ils marchaient lentement, sans un mot, et atteignirent une clairière où ils s'arrêtèrent.

Sur un banc de mousse ils prirent place l'un près de l'autre, non loin d'une vieille bâtisse croulante servant à remiser des outils de jardinage.

— Nous venons souvent, Blanche et moi, travailler ici, nous reposer, dit Gaétane. On y est très bien, à l'abri du vent ; puis la demeure des Kerven est tout près... et je vais y boire du lait chaque jour à quatre heures.

— Les Kerven ne sont donc plus au service de votre père ?

— Ils sont si vieux ! Ma pauvre bonne Yvonne avait tant besoin de repos ! Alors maman leur a donné cette maisonnette, leur a assuré de petites rentes — oh ! pas beaucoup... il leur faut si peu pour vivre ! — et ils restent là, tout près de nous, et chaque jour nous venons passer quelques instants avec eux.

— Vous êtes si bonne, ma cousine... — Il faut bien aimer un peu ceux qui nous aiment ! fit-elle de sa voix si douce ; et Yvonne, ainsi que Kerven, sont de vieux serviteurs qui toujours ont adoré les Kernoël.

« Ah ! quelle joie pour eux quand nous leur avons annoncé notre retour définitif et notre installation dans ce vieux château qu'ils aiment tant tous deux !

Il l'écoutait, recueilli et très grave, se grisant de sa voix, de l'haleine parfumée qu'il sentait parfois passer sur son visage ; — et près de Gaétane, près de la femme aimée, il oubliait toutes ses peines.

Oh ! pourquoi donc n'osait-il pas faire l'aveu de son amour ? Il était là, sur ses lèvres, cet aveu... et il ne pouvait parler, on eût dit qu'un étai de fer étreignait sa gorge.

Tout à l'heure encore il s'était juré d'ouvrir son cœur, de dire l'amour fou emplissant sa vie ; — mais maintenant s'évanouissaient tous ces beaux projets qui cependant l'avaient guidé vers Plogoff.

Et comme il gardait le silence, elle leva la tête, le regarda longuement dans les yeux, voulant extirper sa pensée.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-elle ; je vous trouve profondément triste, et depuis que vous êtes ici je ne vous ai pas vu rire une seule fois.

— Oh ! je ne suis pas un homme heureux, Gaétane.

— Et cependant l'avenir vous sourit. Bientôt vous serez nommé capitaine — on avance vite, paraît-il, dans l'artillerie de marine — et alors vous trouverez certainement une femme riche qui vous plaira, et que vous épouserez, Daniel.

— Je ne me marierai jamais.

— Elle sourit, haussa les épaules.

— Ne dites pas cela, Daniel.

— Je ne me marierai jamais... je vous le jure !

— Oh ! de tels serments partent des lèvres, mais ne viennent point du cœur.

— Je ne me marierai jamais ! répéta-t-il d'un ton résolu... jamais !

Silencieuse, elle le regarda plus attentivement encore que tout à l'heure... et dans les yeux de Daniel elle vit briller une larme.

— Qu'avez-vous donc ? fit-elle en prenant la main du jeune homme ; — qu'avez-vous donc... vous pleurez !

— Oui, je pleure sur ma vie perdue, répondit-il, je pleure sur mes rêves évanouis à jamais ! Laissez-moi pleurer, Gaétane... il me semble que les larmes allègent mon cœur d'un très lourd fardeau !

— Ah ! mon pauvre Daniel... — Vous me plaignez ; mais vous n'éprouvez pour moi que de la pitié, n'est-il pas vrai ? — Et moi je ne veux pas de votre pitié, Gaétane... Elle se redressa, très pâle.

— Non, je ne veux pas de votre pitié ! répéta Daniel résolu cette fois à ouvrir toute son âme, à avouer à la jeune fille son douloureux secret ; — non, je ne veux pas de votre pitié !

Et comme elle recule, terrifiée, il lui barre le chemin.

— Ne vous en allez pas, je vous en supplie ! Ne partez pas, Gaétane... les minutes passées près de vous me sont si douces !

« Depuis longtemps je l'attends, cette heure inoubliable où je vous trouve enfin seule, où je peux vous dire toute ma souffrance... tout mon amour — car je vous aime comme un fou, Gaétane ! Je vous en supplie à genoux... donnez-moi un peu d'espoir... ne me repoussez pas, ne me fuyez pas !

Épouvantée, elle le regardait.

— Ah ! malheureux ! Vous m'aimez... et moi je ne peux répondre à votre amour !

— Parce que vous en aimez un autre ? s'écria Daniel, les dents serrées, les yeux pleins d'éclairs.

— Je ne vous permets point de fouiller ma vie, répondit froidement Gaétane. En cette minute une haine profonde pour son rival détesté brille dans les yeux ordinairement si doux de Daniel. Le sang de Morgane bout dans les veines de cet homme, et une pensée de crime se lève dans cette âme bouleversée.

Il regarde Gaétane, se rapproche d'elle, lui prend les mains... les étreint.

— Vous aimez ! reprit-il. Et l'homme que vous aimez est mon camarade, mon ami ! Vous aimez Hervé d'Hérouville, le neveu du richissime Marcel Bellanger ! Oh ! je le sais, aucune comparaison ne peut être faite entre Hervé et moi : — l'un ne posséderait jamais un sou, l'autre est destiné à devenir un jour millionnaire ! Puis je suis sans nom, moi... et vous avez préféré Hervé à un misérable tel que moi !

— Je ne vous ai pas livré le secret de mon cœur, fit froidement Gaétane, et je ne vous ai jamais dit que j'aimais Hervé d'Hérouville...

— Mais il vous adore, lui ! Gaétane tressaillit ; ses yeux se voilèrent et, sous ses lourdes paupières, des flammes de joie brillèrent.

Son cœur battait à se rompre.

« Daniel ne ment-il pas ? songeait-elle. Hervé ne m'a-t-il point oublié ?... »

« Il y a si longtemps que je ne l'ai vu ! »

« Puis aussi, s'il m'aime réellement, pourquoi n'est-il pas venu me le dire, pourquoi ne fait-il pas comme Daniel ? »

« Quand on aime véritablement une femme, on peut tout oser ! »

— Alors, si vous n'aimez pas Hervé, qui donc aimez-vous ? fit Daniel, redevenu plus calme. Quel homme a su prendre votre cœur ? Oh ! celui-là, quel qu'il soit, je le déteste ! je le hais !

« Moi, voyez-vous, Gaétane, je n'ai jamais été heureux ! Mais vous m'êtes apparue... et aussitôt il m'a semblé qu'un coin du ciel s'ouvrait pour moi ; je vous ai aimée tout de suite, et... »

Il n'acheva pas.

Subitement, Gaétane s'était redressée.

— Il y a quelque un par ici, dit-elle à voix basse ; je viens d'entendre marcher derrière nous !

Daniel fit quelques pas, regardant à droite et à gauche ; puis, ne remarquant rien de suspect, rassuré, il revint près de Gaétane, toujours immobile, toujours tremblante.

— Vous vous êtes trompée, dit-il ; il n'y a personne.

Elle secoua la tête.

— J'ai pourtant entendu des pas et j'ai perçu comme une plainte.

— Pure imagination, Gaétane.

— Dans notre pays nous croyons aux fantômes et aux légendes, fit-elle quelque peu rassurée ; et Kerven nous raconte souvent des histoires merveilleuses qui impressionnent et font trembler ma pauvre petite Blanche — cette mignonne si digne d'être aimée, cette malade que maman et moi avons toujours peur de perdre.

Maintenant Daniel gardait le silence. L'aveu qu'il venait de faire le bouleversait encore ; — il se reprochait ses éclats de colère ; se reprochait aussi la violente haine qu'il avait éprouvée pour Hervé... et peu à peu le calme descendait dans son cœur.

— Tout à l'heure j'étais fou... pardonnez-moi, Gaétane ; — il y a dans la vie des moments où l'homme perd tout sens moral, et moi j'étais dans un de ces moments-là.

« Pardonnez-moi, Gaétane, et oubliez toutes les folies que je vous ai dites. Je sais maintenant que vous en aimez un autre ; — mais ce rival, que je haïssais tout à l'heure, me sera désormais sacré !

« Je ne peux vous en vouloir d'avoir choisi Hervé d'Hérouville ; — le hasard l'a jeté sur votre route... et vous vous êtes aimés tous deux — car, et bien que vous ne vouliez pas le dire, c'est lui l'élu de votre cœur !

« Aimez-le donc et soyez heureuse, c'est le vœu le plus ardent que je puisse former pour votre bonheur.

— Ah ! mon pauvre Daniel ! Lui, toujours très calme, reprit :

— Je suis un être maudit ! Condamné, sans doute, à expier quelque crime ignoré, je suis une victime choisie par la Providence !

« J'accepte cet arrêt sans me plaindre, sans m'insurger !

« Mais je veux disparaître !

« Aussitôt qu'il me sera possible de le faire, je repartirai pour quelque colonie lointaine d'où j'espère bien ne jamais revenir... »

« Ainsi la vie... si on a le malheur de naître sous une mauvaise étoile, il faut en subir toutes les conséquences.

Et, lui tendant la main, il reprit :

— M'en voulez-vous encore, Gaétane ?

— Si Dieu m'avait donné un frère, je ne l'aimerais pas plus que je ne vous aime, Daniel !

Un sourire navré erra sur les lèvres du jeune homme ; et il répéta, plus bas, la voix tremblante :

— Vous ne m'en voulez pas ? Vous me pardonnez mes folies ? Vous me permettez de revenir à Plogoff ? Car, ne plus vous revoir serait au-dessus de mes forces !

— J'ai tout oublié... tout ! Et vous pouvez revenir souvent ici : on vous y attendra avec la même impatience qu'autrefois, on vous y recevra avec la même joie.

— Ils se tendirent la main.

— Vous ne rentrez pas ? demanda Gaétane.

— Non ; — j'ai besoin d'air, d'espace, besoin de m'isoler.

— Alors, à tout à l'heure.

Et, tandis que Daniel s'engage sur la route de Plogoff, Gaétane reprend le chemin de la maison.

Elle traverse les mêmes taillis qu'à l'aller, les mêmes futaies rachitiques... et tout à coup elle pousse un cri.

Étendue sur des fougères, sa sœur est là, aussi blanche que sa robe de laine. Ses yeux sont fermés, son visage est livide.

— Blanche !... Blanche !... Éperdue, Gaétane se penche et dégrafe le corsage de sa sœur ; — alors, à ce contact violent, Blanche ouvre les yeux.

— Oh ! mon Dieu ! que t'est-il donc arrivé, ma Blanche chérie ?

— Et comme elle ne répond pas... — Serais-tu encore malade ?... Tu es toute pâle ; sans doute tu t'es trouvée mal ?

— Oui ; — tout a tourné autour de moi... et je suis tombée.

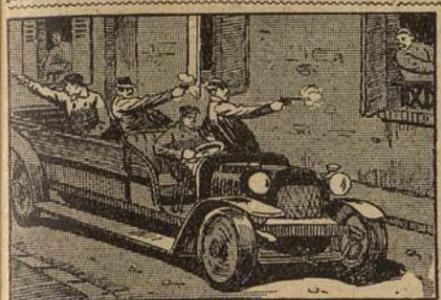
(La suite au prochain numéro.)

Les Faits-Divers de la Semaine (Suite).

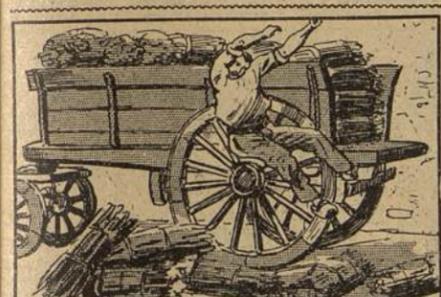
ACCIDENT DU TRAVAIL. — Vers 5 heures du soir, un ouvrier, âgé de 65 ans, descendait à l'aide d'une échelle du grenier où sont remises des marchandises. Il était arrivé à



l'avant-dernier échelon. Quand, tout à coup, le pied lui tourna et malheureusement qu'il tomba sur le dos. Le blessé devra prendre un long repos. **CRIQUETOT-L'ESNEVAL.**



LES AUTOMOBILISTES FUSILLEURS. — Vers 2 heures du matin, les habitants d'une rue, intrigués par le roulement d'une auto passant à toute vitesse, se mirent à leur fenêtre. Aussitôt les voyageurs tirèrent plusieurs coups de revolver qui, heureusement, n'atteignirent personne et ils disparurent. **LORIENT.**



GRAVE CHUTE. — Vers six heures du matin, un domestique de ferme était monté sur une voiture pour charger des fagots. Tout à coup, il glissa, perdit l'équilibre et tomba sur le sol. Dans sa chute, il se fractura le poignet droit et se fit de multiples contusions. **ECRAINVILLE.**

LES MESSSES ROSES

La police parisienne s'occupe actuellement d'un nouveau scandale de mœurs, qui est probablement appelé à avoir un certain retentissement.

Il y a trois mois environ, une femme venait s'installer avec une gamine d'une quinzaine d'années rue Godot-de-Mauroy, dans un confortable appartement. La nouvelle locataire était à peine arrivée qu'on remarquait d'étranges allées et venues dans la maison. C'était un défilé de fillettes et de petits garçons qui pénétraient chez elle, suivis de près par des messieurs d'âge mûr et d'apparence cossue, dont les allures mystérieuses intriguaient au plus haut point.

On s'inquiéta, et le bruit courut bientôt que des scènes d'orgie se déroulaient dans l'appartement et que cette femme y célébrait des messes roses et noires.

Dans la journée, la prêtresse d'Aphrodite cherchait, dit-on, avec sa fille, les clients et les enfants. L'enquête policière se poursuit et l'arrestation de la proxénète est imminente.

TROP RICHE !

Les gazettes de New-York annoncent qu'une Américaine vient de quitter le domicile conjugal et réclame le divorce, alléguant la fortune excessive de son mari.

Cette Américaine touchait une rente annuelle de deux cent mille francs pour ses « menues dépenses ». Elle avait seize autos à sa disposition... Et des bijoux !... Que de bijoux !

Un jour, elle en perdit en chemin de fer la valeur d'une grosse somme. Et son mari, le sourire aux lèvres, de les remplacer aussitôt, cinq ou six fois leur prix, sans faire aucune observation.

La mesure était comble. L'épouse s'en alla. « Si mon époux eût été pauvre, dit-elle, nous aurions pu vivre ensemble. Mais ses prévenances me sont insupportables... Je pars. »

Ainsi, cette femme reproche à son mari, d'avoir trop d'attentions pour elle et de lui donner trop d'argent.

Ça la dégoûte...

MEMENTO DE LA COUR D'ASSISES

LE DOUBLE CRIME DE NOGENT-SUR-OISE. — Devant le jury de l'Oise se sont déroulés les débats du double assassinat de Nogent-sur-Oise.

Le dimanche 19 novembre dernier, M. Simon, étonné de ne pas voir le débitant Augustin Lefebvre, en fit part à ses voisins et on décida de se rendre dans la maison de ce dernier qui exploitait le débit en compagnie de son frère Louis, âgé de 51 ans, tous deux retraités de chemin de fer, vivant modestement et jouissant de la sympathie de la population.

Ils trouvèrent les deux malheureux frères étranglés.

Le parquet de Senlis fit arrêter deux individus, le soir même : Jules Leblond, chauffeur mécanicien, marié et père de famille, et Georges Desmarest, tourneur sur métaux, marié et père de famille.

Au début de l'instruction, Leblond commença par nier sa participation effective à ce double crime, prétendant que depuis longtemps Desmarest qui avait comme lui un pressant besoin d'argent, l'avait sollicité à plusieurs reprises pour « descendre » les frères Lefebvre, qui devaient à leurs vœux posséder un pécule assez important. Finalement, Leblond déclara qu'il avait accepté tout bonnement de faire le guet.

Mais Desmarest ne l'entendit point de cette oreille. Au juge d'instruction, il raconta que son complice et lui avaient pénétré, à 6 heures et demie du matin dans le débit, au moment où Augustin Lefebvre était à son comptoir ; sur un signe de Leblond, il avait saisi le débitant par les deux bras pendant que son acolyte lui avait passé la corde au cou et l'avait étranglé. C'est alors qu'au bruit fait par la chute du corps, Louis Lefebvre, qui se trouvait couché au premier étage était vivement descendu, intrigué de ce qui se passait dans le débit. Desmarest l'ayant saisi et s'étant emparé de la corde que lui avait jetée son complice, il l'avait à son tour passée au cou de Louis. Un coup violent et la nouvelle victime était, elle aussi, tombée à terre.

Devant les révélations de son complice, Leblond, sentant que tout espoir de sortir indemne de cette affaire était perdu, fit à son tour des aveux ; il affirma que Desmarest avait à lui seul étranglé les deux frères.

Les débats de cet assassinat commis pour cent soixante francs, ont eu lieu sous la présidence de M. Massiet du Biest, conseiller à la cour d'appel d'Amiens. Vingt-neuf témoins ont été entendus.

M. Berger, procureur de la République, organe du ministère public, a demandé la peine de mort et M^{es} Trébuchet et Paisant ont sollicité les circonstances atténuantes pour leurs clients.

Après trois quarts d'heure de délibération, le jury a rapporté un verdict de culpabilité.

En conséquence, Desmarest et Leblond ont été condamnés à la peine de mort.

La double exécution aura lieu sur une place publique de Beauvais.

LE CAMBRIOLEUR A LA BOMBE. — Le 15 février dernier, vers 8 heures du soir, les époux Baudet, bijoutiers, qui se trouvaient dans leur salle à manger à Boulogne-sur-Seine, étaient tout à coup surpris par un vacarme épouvantable.

Ils se précipitèrent dans la boutique, mais ne virent rien tout d'abord, car celle-ci était pleine de fumée.

Voici ce qui s'était passé :

Arnoldo Patucelli, anarchiste et repris de justice, s'était, à l'improviste, précipité contre la bijouterie dont il avait brisé les glaces à coups de marteau. Il avait alors lestement ralié tous les bijoux que contenait l'étalage et dont la valeur atteignait 25,000 francs, puis, lançant dans la boutique une bombe destinée à augmenter le désarroi, il avait bondi sur une bicyclette placée non loin de là et s'était enfui avec son butin.

Des voisins essayèrent bien de le poursuivre, mais Patucelli, un browning à la main, déchargea plusieurs fois son arme sur la foule, et, tout environné de flammes, car le feu s'était communiqué à ses vêtements, il détala à toute vitesse.

L'Italien ne fut arrêté que quelques jours après, à son domicile, 7, place du Marché, à Lagny, par des agents de la Sûreté qui, prévenus par un voisin, s'emparèrent du bandit alors qu'il était encore au lit. Sous son oreiller, se trouvaient un revolver et une partie des bijoux volés. Patucelli, qui avait les pieds et les mains assez gravement brûlés, avoua immédiatement être l'auteur du cambriolage de Boulogne.

A l'audience de la Cour d'assises de la Seine, où il comparait, ce bandit a renouvelé ses aveux avec un tranquille cynisme.

M. l'avocat général Frémont prit la parole et... timidement, réclama, contre l'anarchiste italien, la peine capitale, cependant, que de son côté, le défenseur, M^e Viven, plaidait les circonstances atténuantes.

Le jury se laissa convaincre, et Patucelli, sans cesser de sourire, d'un air légèrement gouailleur, écouta l'arrêt qui le condamnait à la peine des travaux forcés à perpétuité.

CRIME DE JALOUSIE. — La cour d'assises d'Indre-et-Loire a condamné aux travaux forcés à perpétuité le nommé Robin, âgé de vingt-sept ans, domestique à Azay-sur-Indre, qui, le 21 avril, à 9 heures du soir, tua à coups de fusil le nommé Matignon, domestique.

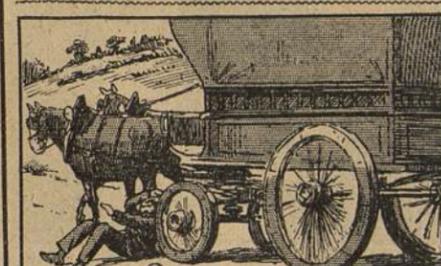
Il reprochait à Matignon d'être fiancé à une jeune fille qu'il avait lui-même demandée en mariage.

Les Faits-Divers de la Semaine (Suite).

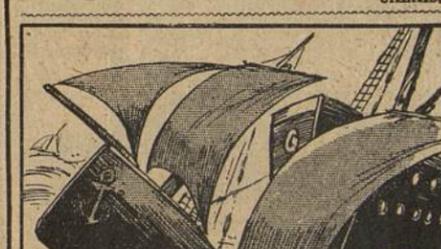
ACCIDENT AUX MINES. — Une jeune fille de 17 ans entrainée dans une salle où tourne à toute vitesse une hélice servant à trier le charbon. Par le déplacement d'air, ses vêtements furent attirés dans le tourbillon : ils s'enroulèrent autour de l'hélice, entraînant avec eux la malheureuse. Quand on put la dégager, elle avait les jambes broyées. Elle a dû subir la double amputation. **COURRIÈRES.**



timents furent attirés dans le tourbillon : ils s'enroulèrent autour de l'hélice, entraînant avec eux la malheureuse. Quand on put la dégager, elle avait les jambes broyées. Elle a dû subir la double amputation. **COURRIÈRES.**



BROYÉ PAR UN CHARIOT. — Rencontrant sur la route un chariot chargé de sel, un marchand de chiffons voulut monter sur le véhicule en marche. Mais, ayant mal calculé son élan, il tomba sous l'une des roues. Transporté à l'hôpital, le malheureux, qui avait plusieurs côtes enfoncées et un pommier perforé, expira quelques heures plus tard. **CALAIS.**



UN ABORDAGE. — Une embarcation d'une corvette-pilote a coulé en rade à la suite d'un abordage avec un vapeur anglais. Un pilote et un matelot tombèrent à l'eau. Malgré les secours les plus pressés, les deux marins se sont noyés. **DUNKERQUE.**

LA POÉSIE EN COUR D'ASSISES

La semaine dernière comparaissaient devant la Cour d'Assises de Paris deux individus accusés de tentative d'assassinat sur une épicrière de Choisy-le-Roi.

Tous deux furent acquittés, leur culpabilité n'ayant pu être prouvée.

L'avocat de l'un d'eux, Reners, un homme à demi-aveugle, exerçant la profession d'accordeur de pianos, présenta éloquentement la défense de son client et donna lecture au jury d'une valse chantée composée par Reners et dédiée par lui à Mme Armand Fallières en souvenir de la visite faite par M. le Président de la République française à l'exposition des chrysanthèmes.

Voici cette valse que ne désavoueraient vraiment pas certains de nos poètes arrivés :

Lorsque le pâle automne a fait mourir les roses
Et fuir sous d'autres cieux les chœurs de nos bois
Je connais une fleur qui, dans ces jours moroses,
Parvient à consoler notre cœur aux abois.

REFRAIN

Cette fleur est un vrai poème
De fraîcheur et de charme doux.
A qui passe, elle dit : « Je t'aime ! »
Sans souci de l'hiver jaloux.
A qui passe, elle dit : « Je t'aime ! »
Cette fleur, c'est le chrysanthème.

Comme elle est sans orgueil, fort simple est sa parure.

Pas d'indiscrets bijoux, ni de brillant satin,
Un seul manteau la couvre, et c'est sa chevelure.
Et ses seuls diamants sont les pleurs du matin.

(Au refrain.)

Souvent le vieux Novembre, en amant qui l'adore,
Dépose sur son front un joli voile blanc.
Mais elle, qui veut voir et saluer l'aurore,
Le dépose à son tour sur le gazon troublant.

(Au refrain.)

Enfin, faut-il le dire ? Elle est la bonté même
Et sait prendre à propos un visage éploré.
Elle pare aussi bien, dans son ardeur extrême,
Un corsage d'amour qu'un cercueil adoré.

(Au refrain.)

LE CHIEN DÉTECTIVE

Récemment, un assassinat était commis, près du bourg de Plumetu, aux portes de Pontivy.

Un cultivateur, Jean Jacob, fut trouvé égorgé, la tête presque détachée du tronc. Près du cadavre, le chien de la victime hurlait lugubrement. Les magistrats eurent l'heureuse idée de se servir du chien pour rechercher l'assassin. L'enquête fut cependant des plus difficiles.

La semaine dernière, magistrats et gendarmes désespéraient d'arriver à un résultat, lorsque, près du village de Talvern, ils entrèrent chez le cantonnier Le Corre. Aussitôt, l'intelligent animal se mit à aboyer furieusement.

Le procureur de la République, pensant que l'assassin avait eu à lutter contre le chien, s'était fait présenter partout les vêtements des personnes qu'il interrogeait. Il fit de même chez Le Corre, qui présenta ses pantalons et ceux de son plus jeune fils ; mais l'ainé, Jean-Marie, dix-neuf ans, déclara qu'il n'avait pas d'autres vêtements que ceux qu'il portait sur lui. Une perquisition fut alors opérée, et dans une armoire, on trouva un pantalon déchiré par les crocs du chien et taché de sang. C'était la preuve irréfutable que le crime avait été commis par un des membres de la famille.

Le chien, rendu furieux, s'était précipité sur le pantalon, et on eut beaucoup de peine à le lui arracher.

Jean-Marie Le Corre se décida alors à faire des aveux.

« J'en voulais à Jacob, déclara-t-il, et je lui ai plongé cinq fois mon couteau dans la gorge. »

Il fut impossible de faire avouer à l'assassin les motifs de sa terrible vengeance. Invité à remettre l'arme du crime, il donna aux magistrats un couteau taché de sang, et il dit avec un cynisme révoltant :

« Je m'en suis servi aujourd'hui pour manger. »

Jean-Marie Le Corre a été écroué à la maison d'arrêt de Pontivy. Il ne montre aucun regret de son crime.

LA CRIMINALITÉ ET LE CINÉMATOGRAPHE

Suivant l'exemple du maire de Bellevue, M. Herriot, maire de Lyon, vient d'interdire, dans toutes les salles de spectacles de la ville, les vues ou exhibitions de toute nature représentant des agissements criminels. Il motive sa décision de la façon suivante :

« Considérant que depuis quelque temps certains propriétaires de théâtres cinématographiques offrent en spectacle au public des exhibitions animées représentant des agissements criminels ;

« Considérant que ces évocations sur une scène de théâtre constituent une publicité scandaleuse organisée autour du crime ; que cette publicité ne risque pas seulement de troubler l'ordre, mais qu'elle est aussi un spectacle démoralisant ;

« Considérant qu'il importe, en conséquence, de soustraire à la vue du public, et surtout des jeunes gens, des exhibitions de cette nature ; que dans ces conditions, il convient de les interdire... »

LA FORCE DES ICEBERGS

Le croiseur américain *Chester*, qui croisait au large des bords de Terre-Neuve, dans la zone des glaces, est arrivé ici aujourd'hui.

Il rapporte qu'il a tiré des obus de trois pouces contre d'énormes icebergs, dont le poids est évalué à un demi-million de tonnes. Les icebergs se trouvaient à une distance de 430 mètres.

L'effet produit a été le même que si les obus avaient été tirés contre un croiseur protégé par une cuirasse de six pouces d'épaisseur. Un des obus ricocha et rebondit dans la direction du croiseur.

L'un des icebergs contre lesquels tira le *Chester* ne parut pas endommagé, mais, cependant, cinq heures après, il chavira avec une forte explosion.

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite.)

UN DANGEREUX ALCOOLIQUE. — Un garçon coiffeur de quarante-deux ans avait conçu pour les petits verres une passion irrésistible.

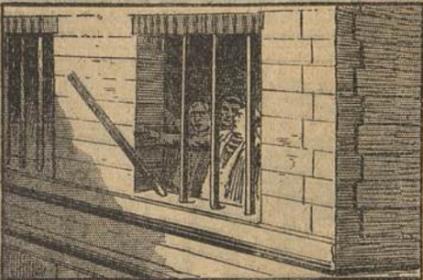
Vers sept heures du soir, il se faisait remarquer dans la rue des Batignolles: il était ivre et se livrait à des gestes excentriques.

Se voyant suivi par une bande de gamins, l'ivrogne gagna son appartement situé au premier étage. Au bout de quelques minutes, on le vit qui ouvrait sa fenêtre et s'asseyait sur la barre d'appui, les jambes pendantes dans le vide.

Dans la rue, la foule ne tarda pas à s'assembler, nombreuse. L'ivrogne, qui tenait un rasoir à la main, faisait mine de se trancher la gorge.

Des agents montèrent à son appartement, mais ils ne purent entrer: le coiffeur s'était enfoncé à clef. On dut appeler les pompiers. Quand ceux-ci arrivèrent, l'ivrogne, qui continuait à brandir son rasoir, venait de se faire une entaille au bras droit.

A l'aide d'une échelle qu'ils appliquèrent contre la façade de la maison, les pompiers parvinrent enfin jusqu'à l'alcoolique, l'appréhendèrent et le descendirent dans la rue. Il a été envoyé à l'infirmerie du dépôt. **PARIS.**

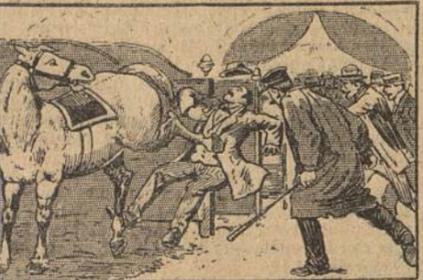


UNE ÉVASION MANQUÉE. — Dans le chemin de ronde de la prison de la Santé, deux factionnaires, des gardes républicains, faisaient les cent pas. Soudain, un gros barreau de fer, détaché d'une fenêtre, effleura un des gardes et tomba sur le bout de sa chaussure. On découvrit que le barreau provenait de la fenêtre d'une cellule occupée par trois prévenus qui l'avaient scié pour préparer leur évasion. **PARIS.**

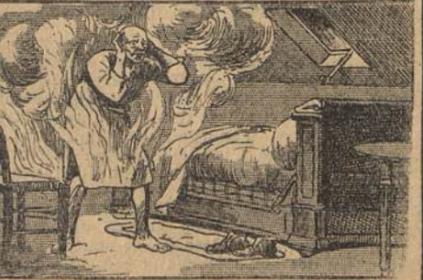


L'ŒIL CREVÉ. — A la suite d'une discussion avec sa maîtresse dans un débit de la rue Lecourbe, un palefrenier lança à la tête de celle-ci un verre pris sur une table. Le projectile manqua son but et alla se briser sur le visage d'une femme de ménage qui passait. La malheureuse femme eut un œil crevé. **PARIS.**

LE VITRIOL. — Abandonnée par son amant, une cuisinière entendit celui-ci à la sortie d'un restaurant l'asperger de vitriol. Atrocement brûlé, le malheureux se toûta sur le sol, en proie à d'intolérables douleurs. On le transporta à l'hôpital Beaujon, tandis que des agents appréhendaient la vitriculière et la conduisaient devant le commissaire de police, qui l'expédia au Dépôt. L'état de la victime est des plus graves. **PARIS.**



BIZARRE ACCIDENT. — Pendant les opérations du jury du concours agricole, un membre du jury s'approcha imprudemment d'un cheval. Celui-ci lança une ruade qui atteignit le membre du jury en pleine poitrine. On dut transporter le blessé au poste de secours et de là chez son fils. **PARIS.**



BRULÉ VIF. — Dans la nuit, un incendie se déclarait, rue de l'Ourcq, dans une chambre occupée par un vieillard de 65 ans. Le malheureux était enveloppé de flammes quand les pompiers arrivèrent. Ils réussirent à le sauver, mais son état est très grave. **PARIS.**

" SOLIMAN LE MAGNIFIQUE "

(Suite.)

— Combien en veut-elle?
— J'en donne cent-soixante-quinze mille francs.

— Un prix pareil!
— Il les vaut, et haut-la-main, croyez-moi, je m'y connais, en pierres précieuses.

— Je ne parle pas de sa valeur qui est bien plus grande encore, au point de vue historique. Si ce prix m'a quelque peu épouventé, c'est que...

— Quoi donc? questionnai-je...
— J'allais vous demander une faveur.

— Laquelle?
— Celle de vous racheter le Soliman le Magnifique... avec un bénéfice, naturellement.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire...

— C'est bien simple, cependant. La comtesse Daki veut vous vendre cette pierre, cent-soixante-quinze mille francs, dites-vous? Vous avez accepté ce prix. Voulez-vous, maintenant me la revendre... Dites, combien?

— Bref, Pinson, je ne vous ennuirai pas d'un marchandage fort court, du reste.

— Le colonel Sziatine consentit à me racheter, avec un bénéfice, pour moi, de vingt-cinq mille francs, le diamant dont je vais, tout alors, acquitter le montant à la comtesse Daki.

— Alors, les renseignements que vous avez pu avoir sur elle, sont satisfaisants, à ce que je vois? demanda Pinson.

— Vieille noblesse roumaine. Tout ce qu'on m'a dit est rigoureusement exact. La comtesse a abandonné le foyer conjugal pour un officier de la garde royale, son amant. Leurs relations ont cessé aujourd'hui, mais, lui, l'aime toujours néanmoins, et est prêt à faire tout au monde pour elle. C'est là le roman de la comtesse Daki et du colonel Sziatine.

— Eh bien, mon ami Pinson, vous qui, par principe ne croyez à rien, que pensez-vous de ce mouvement de l'officier roumain? Vous ne niez pas, je l'espère, qu'il peut y avoir des âmes élevées, généreuses?...

— Le geste est beau, certainement, fit le policier, dont un sourire sceptique vint à plisser les lèvres, et l'histoire de vos deux amoureux se lit, en effet, comme un roman. Somme toute, votre affaire se résume à ceci: dans quelques instants, vous allez, en échange du fameux Soliman le Magnifique, donner à la comtesse Daki un chèque de cent soixante mille francs...

— Sur le Crédit Lyonnais, parfaitement, fit le bijoutier qui ajouta, en consultant sa montre:

— Il est dix heures maintenant, à la demie, la comtesse aura son chèque, et à onze heures, si elle le veut bien, il lui sera réglé. Voilà.

— Et à quelle heure le colonel doit-il venir vous voir? interrogea le policier, sans paraître attacher d'importance à ce qu'il disait.

— Nous avons, Sziatine et moi, pris rendez-vous pour trois heures.

— Et la maison Dumoulin se trouvera être alors plus riche encore de vingt-cinq mille francs.

— Comme vous le dites, fit le bijoutier avec un petit sourire de satisfaction.

— Heureux veinard!

— Voyons, ce n'est pas tout cela, Pinson, reprit le vieillard. Je ne m'ennuie pas en votre compagnie, loin de là, mais il faut que je m'occupe de cette affaire. La comtesse Daki m'attend, et si l'exactitude est la politesse des princes, elle doit être celle aussi des joailliers. Qu'en dites-vous? Sans adieu, mon ami, et quand vous passerez par la rue de la Paix, entrez donc me dire bonjour, cela me fera toujours plaisir.

Les deux hommes se serrèrent la main, et Dumoulin partit aussitôt pour se rendre à son rendez-vous.

Il était quatre heures moins quelques minutes, quand Pinson entra avec une précipitation qui ne lui était pas coutumière dans le magasin du grand bijoutier de la rue de la Paix.

— Monsieur Dumoulin? demanda-t-il aussitôt.

— Il est occupé en ce moment, répondit l'un des employés, mais si vous voulez bien attendre quelques instants... Qui faut-il annoncer?...

— N'annoncez personne. Savez-vous qui est avec lui en ce moment?

— Oui, mais...

— Je comprends. Il vous est impossible de me le dire. Eh bien, voulez-vous répondre à cette question: est-ce le colonel Sziatine?

— C'est lui, en effet, mais vraiment, monsieur...

L'employé, très intrigué, ne savait que penser.

Le policier comprenant son embarras, lui dit en confidence:

— Je suis des amis de M. Dumoulin, et je connais le colonel. J'attendrai ici, si vous le voulez bien, jusqu'à ce que leur entretien soit terminé.

Il n'y avait aucun inconvénient à cela, et Pinson, prenant une chaise qu'on lui présentait, vint s'asseoir à proximité de la porte du magasin.

* Voir le numéro 182.

Quelques minutes à peine se passèrent, quand il entendit le bruit de deux voix.

Une porte s'ouvrit et il put voir le joaillier qui reconduisait un homme de haute stature, portant beau et à la démarche toute militaire.

Dumoulin, placé comme il l'était, ne pouvait voir Pinson qui, debout maintenant, s'était rapproché de la porte du magasin dont il empêchait ainsi l'accès.

Le vieillard et son visiteur n'étaient plus qu'à quelques pas de lui, quand avançant lentement, le policier demanda brusquement:

— M. le comte Daki?

Celui qu'accompagnait le bijoutier se retourna vivement, en entendant ce nom, et, en présence du policier qu'il ne connaissait pas, eut un mouvement instinctif de recul, interrogeant aussi le vieillard des yeux.

Toute cette scène muette se passa en quelques secondes.

Le visiteur, se reprenant soudain avec une prodigieuse rapidité, voulut courir à la porte; mais il avait compté sans l'inspecteur de la Sûreté qui, bondissant sur lui, l'étreignit des deux poings à la gorge, paralysant en même temps tous ses moyens de défense.

Les deux hommes roulerent à terre, et là, le policier put aisément passer, aux mains de son adversaire, les menottes qu'il tenait prêtes.

— Ah, ce brave colonel Sziatine! s'écria-t-il.

Alors, c'est comme cela qu'on voulait refaire ce pauvre Monsieur Dumoulin de deux cent mille francs? Le coup était bien monté, mon gaillard; mais heureusement, que Pinson était là!

L'homme ne disait rien. Son silence même indiquait bien qu'il se sentait coupable.

Quant au joaillier Dumoulin, cette arrestation, en plein magasin, l'avait surpris au point qu'il ne pouvait trouver un mot à dire.

Deux agents, appelés en hâte se chargèrent, de conduire le colonel au poste le plus voisin, et Pinson put enfin expliquer au bijoutier ce qui venait de se passer.

— Ce Sziatine, commença-t-il, n'est pas plus colonel qu'il n'est roumain. C'est un escroc polonais qui s'appelle, en réalité, Jacob Daki et sa femme est la comtesse que vous savez. Le diamant que vous m'avez fait voir, le « Soliman le Magnifique », fait bien, en effet, partie des bijoux de la couronne, en Roumanie. Il a été volé, il y a quelques mois. Nous en étions avisés à la Sûreté...

— Alors, interrompit Dumoulin, pourquoi ne m'avez pas vendu la pierre, en marché ferme? Et pourquoi si l'homme et la femme sont complices, comme vous le dites, me l'avez rachetée avec vingt-cinq mille francs de bénéfice?

— Pourquoi? Sziatine-Daki vous a-t-il payé en argent comptant? Non, n'est-ce pas? Il vous a donné un chèque sur une banque...

— Le Crédit Lyonnais...

— Où vous ne trouverez aucun fonds pour faire face à ce paiement.

— Que dites-vous là? monsieur Pinson? Cet homme vient de me donner le chèque que voici...

— A quelle heure?

— Mais, il y a quelques instants...

— Oui, à quatre heures moins le quart, alors qu'il vous était impossible d'aller le toucher au Crédit Lyonnais. Soyez bien sûr de ce que je dis, vous avez été la dupe de deux escrocs. Tout ce beau roman d'amour n'existe que dans l'imagination de la comtesse Daki et de son mari.

Voici les faits. La comtesse vous a offert de vendre le « Soliman », vous laissant le temps nécessaire pour prendre des renseignements sur elle. La visite du colonel et tout son hochant récit ne devaient que vous attendre. On vous rachetait la pierre en vous laissant un bénéfice... raisonnable. Le coup, encore une fois, était très bien monté et vous êtes tombé dans le panneau.

— Mais enfin, ce chèque?

— Eh bien, il est trop tard pour l'encaisser, c'est ce que je vous disais. Et l'autre?

— Celui que j'ai donné à la comtesse?

— Oui. Vous pouvez être tranquille, il est touché celui-là, et la Dame doit bien rire à vos dépens en ce moment! Mais, j'y songe, qu'est donc devenue la pierre, le fameux Soliman?

— Ah, mon Dieu! reprit le bijoutier, je l'ai remis au colonel, en échange de son chèque.

— Oh, alors! Il n'y a rien à craindre, conclut Pinson, la police en prendra soin. Avouez tout de même, Dumoulin, que vous êtes bien imprudent...

(Reproduction interdite.)

UN COMLOT ANARCHISTE

La Zeit a reçu d'Iglau (Moravie) le télégramme suivant:

Peu de temps avant le départ de l'archiduc héritier François-Ferdinand du château du comte Harrach, la police a arrêté deux Hollandais et un Suisse, qu'on suppose être anarchistes, et qui semblaient guetter le passage de l'automobile de l'archiduc.

On a pu établir leur identité.

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite et fin.)

UN DRAME A LA FERME. — Des charretiersse prenaient de querelle, vers onze heures du soir dans une ferme, et l'un d'eux, de 43 ans, tomba bientôt grièvement blessé de coups de couteau.

On ne savait encore au juste quel était l'agresseur, lorsque les gendarmes vinrent interroger le blessé, étendu à ce moment sur son lit, dans le dortoir de la ferme.

« Je crois, leur dit celui-ci, que c'est Lehu qui m'a frappé, mais dans l'obscurité, je ne l'ai pas bien reconnu. »

« Ah! tu n'en es pas encore assez? » riposta Lehu, qui jusque-là feignait de dormir dans un lit voisin.

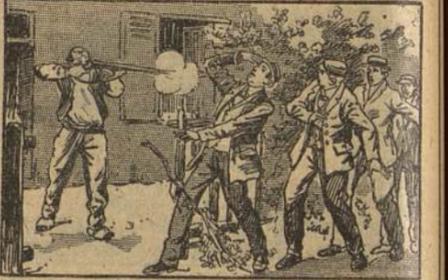
Et le forcené, se levant brusquement, se jeta sur le blessé qu'il étendit d'un coup de poing.

Mais les gendarmes, qu'avait surpris cette scène inattendue, empoignèrent bien vite Albert-Auguste Lehu, un journalier de 26 ans, qui dut faire des aveux complets. **GONESSE.**



UNE AUTO DANS LA FOULE. — Vers onze heures du soir, une auto remontait l'avenue de Neuilly au milieu de la foule attirée par la fête. Une femme âgée ne put se garer à temps et fut renversée. En même temps, la voiture faisait une embardée et agrippait sur le trottoir deux passants, un homme et une femme. Tous sont gravement blessés. **NEUILLY.**

DESEPOIR D'ENFANT. — Une fillette de quinze ans et demi servait comme bonne d'enfant, chez des habitants de Hauts-de-Champpeau, sur la route de Domont. S'étant attiré quelques reproches, la fillette s'enfuit dans un hanger voisin, qui dépend d'une briqueterie, et se pendit. C'était la découverte, la pauvre petite était morte... **CHAMPEAU.**



POUR UNE BRANCHE D'ARBRE. — Quatre jeunes gens passaient dans un chemin. Ils avisèrent une branche d'un arbre dépassant une clôture et voulurent la briser. Le propriétaire, un vieillard de 70 ans, qui était pris de boisson saisit son fusil et fit feu sur les jeunes gens dont l'un fut atteint au visage. Le propriétaire a été arrêté. **ARGENTEUIL.**



UNE AUTO FAIT PANACHE. — A une allure vertigineuse, une auto passait en forêt. Dans un brusque tournant, les roues dérapèrent et le véhicule se renversa, tandis que le chauffeur et deux voyageurs (une jeune femme et un jeune homme) s'abattaient sur lesol. La dame est gravement blessée; le chauffeur a une épaule luxée. **FONTAINEBLEAU.**

CHUTE TRAGIQUE. — Monté sur sa bicyclette, un jeune homme de vingt ans dévalait à si vive allure la rapide de cents de la route d'O léans à Maule, qu'il ne fut bientôt plus maître de sa direction.

Après avoir exécuté plusieurs embardées, l'infortuné cycliste roula sur le sol, où il demeura inanimé.

On se précipita à son secours, mais on ne releva qu'un cadavre. **HERLEVILLE.**



TUÉ PAR LA FOUDRE. — Pendant un orage, un jeune homme de 29 ans revenait des champs. Tout à coup la foudre s'abattit sur la charrue. Le labourer fut tué net ainsi que ses chevaux. Le malheureux laisse une veuve et deux enfants en bas âge. **POISSY.**

Fanfan Dégourdi,
Pupille de l'Assistance

HUITIÈME SÉRIE

Pour déchiffrer ce concours, mes chers amis, il vous suffira de tirer 2 diagonales sur les rectangles ou se trouvent les lettres et de prendre les lettres seules qui se trouvent sur ces diagonales. Vous savez qu'on appelle ainsi une ligne reliant ensemble les 2 angles opposés d'un rectangle. Si vous opérez bien ce dont nous sommes sûrs, vous saurez en mettre ces lettres en ordre :
— Ce qu'il faut comme récompense après 6 ans de service et de nombreux actes de bravoure.
Les réponses devront nous parvenir avant le 14 juillet, dernier délai.
Ce concours aura 8 séries.
Tout envoi partiel sera éliminé d'office. Les huit solutions devront être adressées à M. Lecoq, 73, rue Dareau, Paris. Il ne faut pas joindre ni timbres ni mandats.
Tous envois recommandés ou insuffisamment affranchis seront rigoureusement refusés.
Indiquer nettement sur l'enveloppe le nom et le numéro du concours.
Il est indispensable d'envoyer, avec les huit solutions, les huit bons de concours qui se trouvent au bas de cette page.

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.
Écrire à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

LES VICTIMES DE LA CHALEUR
Par ces temps de grandes chaleurs, nombreuses sont les personnes qui souffrent d'excoriations produites par la sueur des pieds. Il existe pourtant un remède aussi efficace qu'innocent, le DERMOL, qui, en supprimant les odeurs fétides, durcit le derme, et rend les pieds insensibles aux plus longues marches. On ne saurait trop recommander ce produit aux lecteurs.
Le DERMOL est en vente chez les droguistes et les parfumeurs
ENVOI FRANCO CONTRE 1 fr. 25 MANDAT
REMOND, Imp. Baron (Boulev. A. Moucher), Le Havre

CET HOMME
Votre AVENIR connaît votre PASSE



Toutes les parties du monde sont unanimes à dire que nul autre que Lui Seul ne dévoile avec autant de netteté la vie de chacun. Quantité d'attestations et de remerciements lui viennent de toutes parts.
M. H. écrit : Vous me connaissez mieux, sans m'avoir jamais vu, que mes amis de trente ans ; c'est le plus bel éloge que je puisse faire de votre science.
Envoyez spécimen de votre écriture et date de naissance, mois, jour et heure (si connue). Ajoutez-y enveloppe à votre adresse et 1 franc en bon de poste pour frais de poste et travaux d'écriture. Il vous enverra ensuite la Carte planétaire et une étude ABSOLUMENT GRATUITE de votre vie, afin de vous faire connaître son succès. Écrivez-lui sans hésitation, la véracité de ses dires vous émerveillera. — Affranchir l'lettre à 0.25. — Ne pas confondre avec les imitateurs.
Professeur O. RADJA, 42 Bloomsbury, Square W. C. (Dep. 73) Londres.

POUR 40 CENTIMES
en timbres poste
Envoi franco petite boîte

POMMADE MOULIN
qui guérit toutes les Maladies de Peau
BOUTONS, GERÇURES, CREVASSES
et rend en 2 Jours les Mains douces et blanches
40 ans d'existence, 4 millions de guérisons
Petite boîte 0fr.40 Le Pot 2fr.50
Pharmacie MOULIN 30, Rue Louis-le-Grand
PARIS. (et bonnes Pharmacies)

AMERICA

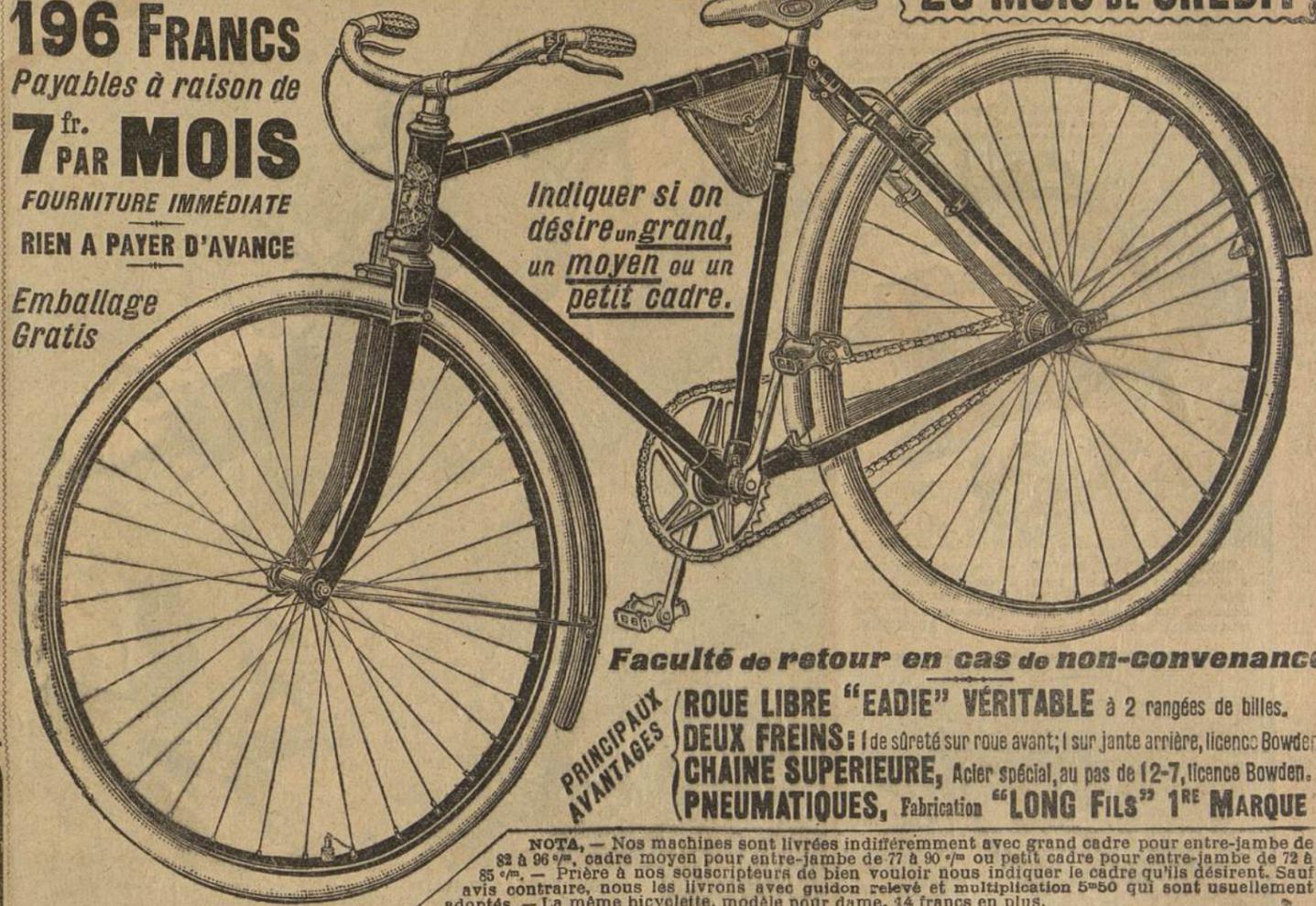
Fabrication de premier ordre absolument garantie.

BICYCLETTE DE ROUTE
Garantie solide, légère et élégante. Superbe Machine spécialement construite pour l'usage journalier et le grand Tourisme.

PRIX NET : (Tous les renseignements techniques, Dessins et Descriptions sont envoyés GRATUITEMENT.)
196 FRANCS
Payables à raison de **7 fr. PAR MOIS**
FOURNITURE IMMÉDIATE
RIEN A PAYER D'AVANCE

28 MOIS DE CRÉDIT

Emballage
Gratuit



Indiquer si on désire un grand, un moyen ou un petit cadre.

Faculté de retour en cas de non-convenance

PRINCIPAUX AVANTAGES
ROUE LIBRE "EADIE" VÉRITABLE à 2 rangées de billes.
DEUX FREINS : l de sûreté sur roue avant ; l sur jante arrière, licence Bowden.
CHAÎNE SUPÉRIEURE, Acier spécial, au pas de 12-7, licence Bowden.
PNEUMATIQUES, Fabrication "LONG FILS" 1^{RE} MARQUE

NOTA. — Nos machines sont livrées indifféremment avec grand cadre pour entre-jambe de 82 à 96 cm, cadre moyen pour entre-jambe de 77 à 90 cm ou petit cadre pour entre-jambe de 72 à 85 cm. — Prière à nos souscripteurs de bien vouloir nous indiquer le cadre qu'ils désirent. Sauf avis contraire, nous les livrons avec guidon relevé et multiplication 5-50 qui sont usuellement adoptés. — La même bicyclette, modèle pour dame, 14 francs en plus.

DESCRIPTION. — Cadre et fourche en tubes d'acier étiré, sans soudure, renforcés à tous les raccords. — Pièces de direction nickelées, en acier décollé. — Guidon à serrage par expandeur. — Pédalier à réglage indesserrable par bagues coniques et concentriques. — Manivelles acier forgé à grande résistance. — Pédales à scie avec entretroises. — Pignon acier laminé, modèle déposé, 52 dents, au pas de 12-7. — Moyeux à cônes indérégables. — Jantes acier demi-nickelées. — Rayons tangents renforcés, marque "Etoile". — Roue libre Eadie véritable, à 2 rangées de billes. — Frein de sûreté nickelé sur la roue avant. — Frein latéral sur la jante arrière, licence Bowden. — Chaîne acier, supérieure, au pas de 12-7. — Garde-boue érable poli et verni. — Selles, 4 spires à 4 fils nickelés. — Sacoche garnie de tous les accessoires. — Email noir très soigné double couche. Nickel extra 1^{er} titre sur cuivre. — Poids en ordre de marche : 13 kilos.

26 BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à la Maison GIRARD & BOITTE, à Paris, la Bicyclette AMERICA, comme détaillé ci-dessus, aux conditions énoncées, c'est-à-dire 7 francs après réception et paiements mensuels de 7 francs jusqu'à complète liquidation de la somme de 196 francs, prix total.

Fait à _____ le _____ 191_

Nom et Prénoms _____
Profession ou Qualité _____
Domicile _____
Département _____
Gare de chemin de fer _____

Signature : _____

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :
GIRARD & BOITTE *01
46, Rue de l'Échiquier, 46, PARIS (X^e Arr^t).

GRATIS ET FRANCO ! Demandez, suivant vos goûts et vos désirs, les CATALOGUES ILLUSTRÉS spéciaux pour chaque article : PHONOGRAPHES, APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES, SERVICES DE TABLE, ORFÈVRES D'ARGENT, SUSPENSIONS, GARNITURES DE CHEMINÉE, MONTRES DE PRÉCISION, ARMES ET FUSILS DE CHASSE, INSTRUMENTS DE MUSIQUE, JUMELLES, ARTICLES DE VOYAGE, FOURRURES, MACHINES À COUDRE, etc., etc.
A tout le monde : UN A DEUX ANS DE CRÉDIT.

MAGIE NOIRE et SORCELLERIE. Livre merveilleux dévoilant tous les secrets : pacte avec les démons ; découverte des trésors ; philtre triomphateur d'amour ; prédiction de l'avenir ; pour gagner aux loteries et au jeu ; pour jeter ou détruire un sort ; pour se rendre invisible ; faire réussir projet de mariage ; tous les secrets des guérisseurs ; domination des volontés ; pouvoir irrésistible assurant réussite et fortune. — Notice gratis. — Ecrire Maison Grésil, 2, rue Amielot, Paris.

INFAILLIBLE ET SÉRIEUX
Pour soumettre, même à distance, une personne au caprice de votre volonté, demandez à M. STÉPHAN, Boulev. St-Marcel, 72, Paris, son livre Forces Inconnues. GRATIS

J'ENVOIE discrètement Catalogue, Articles spéciaux, usage intime, Hommes, Dames et six beaux échantillons pour 4 francs. Envoi recom, 45 cent. en plus. M^{me} L. BADOR, 19, rue Richat, Paris.

SCIENCE MAGIE
Il n'existe pas de livre plus merveilleux à connaître. Il fournit les moyens d'obtenir toutes les faveurs que l'on désire, de découvrir les secrets les plus cachés, de savoir ce qui se passe dans les maisons voisines, de guérir l'ivrognerie et une foule de maladies, de donner des sorts ainsi que de s'en préserver, de connaître l'avenir, de prendre à la main les oiseaux et les poissons, de se rendre invisible, de gagner aux jeux et aux loteries, de dominer tout le monde, de réussir dans ses entreprises, etc., etc. — Demander Notice gratuite. — Ecrire en engage à rien. Ecrivez : M. CHAUVEL, Libraire, 17, rue Laferrière, Paris.

Prix des Abonnements :
FRANCE : 6 francs par an — ÉTRANGER : 8 francs par an
Les Abonnés reçoivent comme Prime gratuite
L'AUBERGE ROUGE DE PEYRABAILLE
ouvrage d'une valeur de 5 francs. Joindre 0.50 pour recevoir franco à domicile.
Adresse-les demandes : 75, rue Dareau, Paris.

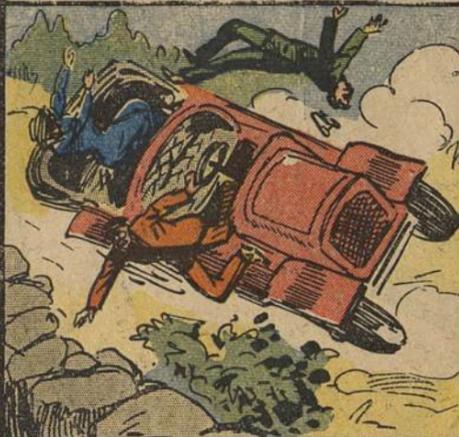
BON N° 8 **CONCOURS N° 41 FANFAN DÉGOURDI** BON N° 8
Conserver ce bon et nous le retourner à la date que nous indiquerons.

Nous publierons dans notre prochain numéro la suite de notre 43^e concours
OU SONT-ILS ?

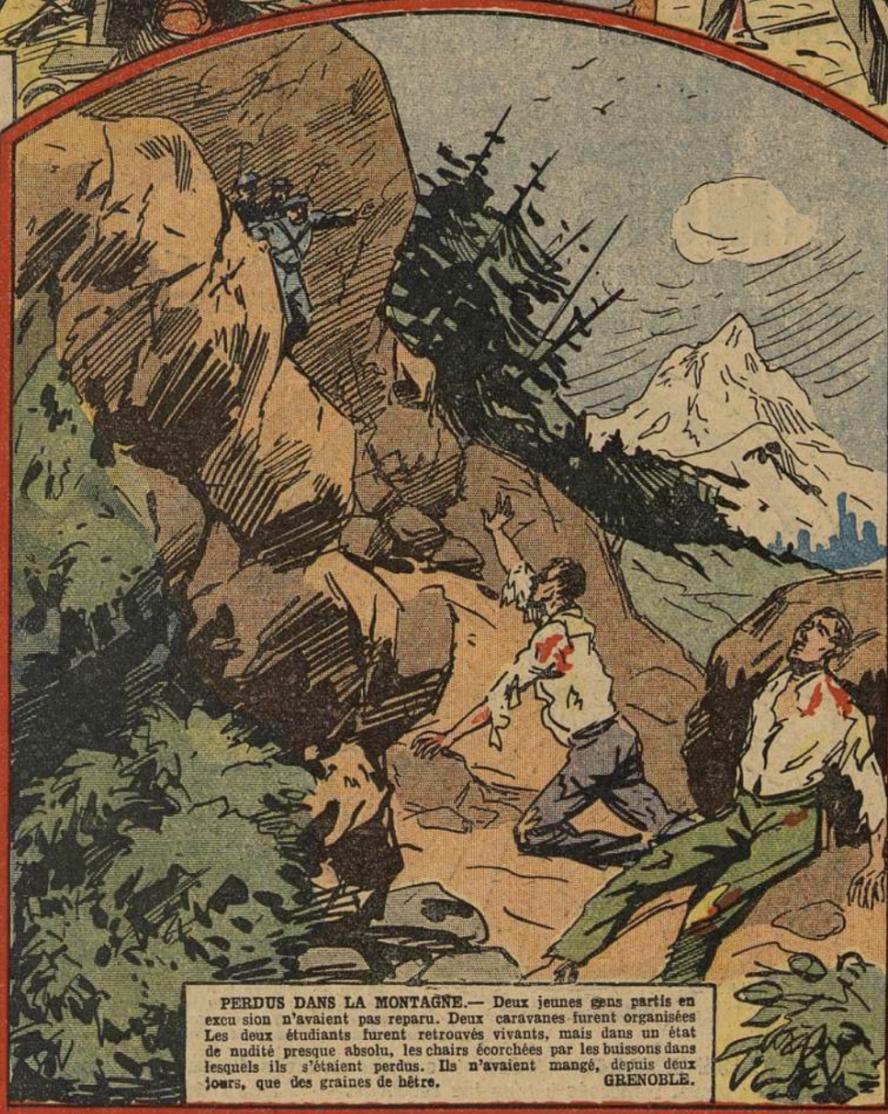


UN AUTOBUS SUR UN TROTTOIR. — Pour éviter un camion de livraison, le wattmann d'un autobus Père-Lachaise-Saint-Lazare, jeta son autobus sur le trottoir de la rue de la Roquette et entra dans la devanture d'une charcuterie. Vitres et étalage du magasin volèrent en éclats. Par un hasard extraordinaire, il n'y eut pas de blessés dans le magasin ou sur le trottoir.
Par contre, huit des voyageurs ayant pris place dans l'autobus furent blessés assez grièvement. **PARIS.**

UN WATTMANN LYNCHÉ. — Après avoir tamponné un véhicule chargé de pommes de terre, le wattmann d'un tramway Porte de Vincennes-Porte de Saint-Cloud voulut continuer sa route. La foule se jeta sur lui. Arraché de son siège, le wattmann asséna un furieux coup de manette sur le crâne d'un de ses agresseurs, qui dut être transporté en toute hâte à l'hôpital Necker. Des agents réussirent à dégager le mécanicien que la foule frappait avec des éclats de vitres arrachés aux voitures. **PARIS.**



MORTEL ACCIDENT D'AUTO. — Au cours d'un raid, la voiture d'un industriel a versé. L'industriel et sa femme furent si affreusement mutilés qu'ils étaient presque méconnaissables. Un capitaine eut le crâne fracturé, et son état est considéré comme désespéré. **AUTRICHE.**



PERDUS DANS LA MONTAGNE. — Deux jeunes gens partis en excursion n'avaient pas reparu. Deux caravanes furent organisées. Les deux étudiants furent retrouvés vivants, mais dans un état de nudité presque absolu, les chairs écorchées par les buissons dans lesquels ils s'étaient perdus. Ils n'avaient mangé, depuis deux jours, que des graines de hêtre. **GRENOBLE.**



GRÈVE SANGLANTE. — 2.000 grévistes ont assiégé des usines de fonte et d'asphalte. Les agents de police ont tiré sur eux et les ont dispersés. Un gréviste a été tué ; plusieurs ont été blessés, portant ainsi le total des tués à trois, et celui des blessés à sept. **ÉTATS-UNIS.**



HÉCATOMBE DE PÊCHEURS. — Au cours d'une tempête, plusieurs bateaux de pêche et de plaisance ont chaviré sur un lac, aux environs de Neivinski. On a jusqu'ici retiré dix cadavres. **RUSSIE.**



TRIPLE NOYADE. — Une triple noyade s'est produite sur le lac de Zurich. Une barque montée par trois personnes a chaviré, entraînant les trois malheureux.
Les deux dames se cramponnèrent à leur compagnon qui savait très bien nager, mais dont elles ont paralysé les mouvements. **SUISSE.**



TOMBÉ DANS LA FOURNAISE. — Pendant la nuit, un incendie se déclara dans la maison d'un Italien, à Tanis. Celui-ci monta sous la soupente pour jeter des objets au dehors. Mais il fut étourdi par la fumée et tomba dans le brasier ardent que formaient les balles de fourrage en combustion. **TUNISIE.**



UNE FILATURE S'EFFONDRE. — A Bühl, près de Mulhouse, une partie d'une filature s'est effondrée pour des causes non encore élucidées. Il y a quatre morts : deux hommes et deux femmes, et seize blessés. On craint qu'il n'y ait d'autres victimes sous les débris. **ALSACE-LORRAINE.**



LE FEU A BORD. — Le feu a éclaté à Cernavoda, sur le vapeur KOENIGIN ELISABETH. Le pont supérieur a été en partie la proie des flammes. Deux employés du navire ont été tués. Environ 20 personnes sont disparues. **ROUMANIE.**



VINGT JEUNES FILLES A L'EAU. — Les jeunes filles d'un pensionnat de Tilsitt s'apprétaient à faire une excursion, à bord d'un vapeur, lorsqu'au moment où elles s'engageaient sur la passerelle, celle-ci se rompit et une vingtaine d'entre elles furent précipitées à l'eau. C'est avec peine que l'on a pu procéder à leur sauvetage. **ALLEMAGNE.**



INCENDIE TRAGIQUE. — Rue Pétiou, le feu éclata chez une vieille rentière. Un voisin, âgé de 70 ans, en arrachant les tentures du lit, les rideaux et le ciel se décrochèrent tout à coup et s'écrasèrent sur lui. Asphyxié par la fumée le pauvre homme perdit connaissance. Des voisins purent le dégager, non sans être eux-mêmes grièvement brûlés. **PARIS.**